Les architectes "genevois" hors des frontières suisses à la fin de l'époque gothique

Autor(en): **Grandjean, Marcel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Unsere Kunstdenkmäler : Mitteilungsblatt für die Mitglieder der Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte = Nos monuments d'art et d'histoire : bulletin destiné aux membres de la Société d'Histoire de l'Art en Suisse = I nostri monumenti storici : bollettino per i membri della Società di Storia dell'Arte in Svizzera**

Band (Jahr): **43 (1992)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-393878

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

MARCEL GRANDJEAN

Les architectes «genevois» hors des frontières suisses à la fin de l'époque gothique

L'importance artistique de Genève à la fin de l'époque gothique, qui va de pair avec son fulgurant essor économique, reste fort mal connue, à cause du vandalisme de la Réforme. L'architecture religieuse seule a conservé quelques exemples représentatifs et simples, mais souvent encore mal documentés. L'étude de l'expansion des maçons-architectes «genevois», souvent d'origine savoyarde, à l'extérieur de la ville permet de remédier à cette carence et révèle leur activité remarquable, novatrice même dans le cadre de la Savoie médiévale, qui s'étend non seulement dans le Pays de Vaud et le Vieux-Chablais, mais beaucoup plus largement, dans le Bugey (Pierre-Châtel), en Savoie propre (Chambéry), en Tarentaise (Moûtiers), en Genevois bien sûr (Annecy), et qui commence déjà à la fin du XIV^e siècle, beaucoup plus tôt qu'on ne le pensait.

La Genève du XV^e siècle et du premier tiers du XVI^e siècle – celle de l'époque flamboyante[1] – est vivifiée dans les domaines artisanaux et artistiques par de forts apports étrangers, dont l'œuvre emblématique demeure le retable de Conrad Witz. Ces courants extérieurs épousent peu ou prou les courants commerciaux: ils proviennent des pays des marchands fréquentant les fameuses foires de Genève, qui se hissent parmi les plus animées de la première moitié du XV^e siècle: Italie, France, Allemagne du Sud et Flandres.

Cette greffe internationale semble avoir fort bien réussi et donne à Genève une place exceptionnelle par rapport à la Savoie et à la partie de la Suisse romande sous la mouvance savoyarde: elle en fait même, en quelque sorte, la «capitale» de la Savoie du Nord – au point de vue artistique aussi – bien que la ville soit une cité épiscopale, en principe presque indépendante, mais en fait en relation constante avec la fastueuse cour comtale puis ducale, installée souvent alors à Thonon ou à Ripaille, quand ce n'est pas à Genève même.

Pourtant, si la place considérable de Genève dans le domaine commercial et économique, à la fin du Moyen Age, est reconnue depuis longtemps, son importance de plus en plus manifeste dans le domaine artistique ne l'a été que beaucoup plus récemment[2], sans doute parce que, comme l'a dit Louis Binz en 1974: «L'histoire de l'art à Genève dans sa période sans conteste la plus brillante est, hélas, celle de chefs-d'œuvre disparus», sauf en architecture[3].

Aussi, connaître de manière approfondie cette Genève artistique à son apogée pose-t-il des problèmes apparemment inextricables étant donné la minceur de certaines sources documentaires – comptes communaux lacunaires, archives paroissiales et épiscopales mal sauvegardées, etc.[4] – et les ravages de la Réforme. Il en va ainsi même de l'architecture, pourtant bien mieux conservée: quand

on connaît l'auteur d'un ouvrage, cet ouvrage a le plus souvent disparu – comme la sacristie des Macchabées, à la cathédrale, par Pierre de Domo (1460) et la chapelle Sainte-Anne, fondation d'Anne de Chypre, au couvent des Cordeliers de Rive, par Jean Carrelier, sinon Jean de Blany (vers 1455–1456)[5]. L'église Saint-Germain, en grande partie de Pierre de Domo et de Jaquemet Paillard (vers 1460), dont l'attribution est d'ailleurs récente[6], et la tour sud de la cathédrale, reconstruite par Jacques Rossel (dès 1510), forment des cas à part. D'habitude, quand l'œuvre a survécu, elle reste le plus souvent non attribuable, bien que Genève possède encore une belle série d'églises paroissiales – Sainte-Marie-Madeleine, Saint-Gervais et Notre-Dame-la-Neuve, en plus de Saint-Germain – dont les reconstructions totales ou partielles s'échelonnent de la fin du XIV^e^ au troisième quart du XV^e^ siècle: «Les conséquences de la prospérité économique et de l'expansion démographique – rappelle Louis Binz – sont éclairées de façon saisissante par ce fait, qui n'a pas encore été suffisamment relevé: les églises paroissiales érigées à l'intérieur de la cité, au nombre de quatre, furent toutes reconstruites durant ce laps de temps»[7].

Et pourtant, plus le temps avance, plus l'importance de la Genève précalviniste se confirme dans le domaine des arts et de l'architecture, et plus la nécessité d'une meilleure connaissance de ce patrimoine s'impose aux historiens et aux historiens de l'art. Encore s'agit-il de ne pas mettre la charrue devant les bœufs, mais de trouver vraiment de nouvelles pistes qui puissent nourrir fondamentalement cette connaissance[8]. Justement, ce que Genève même ne dit pas sur la Genève gothique, les contrées voisines, qui bénéficient de son influence et de ses propres apports, peuvent le dire, au moins en partie. Les recettes sont connues, mais trop mal aimées souvent de ceux qui devraient les appliquer: seul un travail de base, ce qui ne veut pas dire un travail de routine, permet de suivre ces artistes et ces architectes à la trace: l'inventaire des objets d'art et des monuments, le dépouillement inlassable des archives, l'utilisation correcte d'un matériel négligé.

Ainsi découvre-t-on que les œuvres de peintres ou peintres-verriers de Genève sont signalées de Moudon à Bourg-lès-Valence et de Chambéry à Aoste et même à Milan; celles des orfèvres, de Saint-Claude à Aoste et d'Estavayer à Chambéry, et celles des fondeurs de cloches, apparemment très réputés, dans tout le Pays de Vaud et en Savoie jusqu'à Chambéry aussi[9]. La solide exposition des «Stalles de la Savoie médiévale», malgré son titre, vient de montrer la primauté de Genève dans toute la production régionale, de Saint-Claude à Saint-Jean-de-Maurienne, et, en Suisse romande, jusqu'à Estavayer et de rappeler l'intérêt qu'on lui porte à Berne également, à la veille de la Réforme[10]. Il en va de même pour l'architecture.

Les maçons savoyards et genevois à l'étranger

Commençons par quelques jalons historiques, jamais rassemblés, qui découvrent un peu les racines du rôle de Genève dans la

construction gothique, en tenant compte du fait que ceux qu'on appelle des «Savoyards» se confondent souvent avec les ressortissants de l'ancien grand diocèse de Genève – et donc aussi de Genève – et qu'ils ont joué, dans l'histoire de l'architecture, un rôle qui n'est pas tout à fait élucidé dans l'état de nos connaissances.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser de prime abord, ce rôle ne semble pas toujours se borner à celui de simple main-d'œuvre qualifiée, mais peu créatrice, puisque, dès le XIII^e^ siècle – et en laissant de côté le fameux «master of Saint-Georges», qui passa du comté de Savoie en Pays de Galles, où il devint le plus célèbre constructeur de châteaux de l'époque et où il entraîna toute une troupe d'artisans «savoyards»[11] – on rencontre des Savoyards et des Genevois comme «maîtres d'œuvre» de chantiers importants. Ainsi, à la fin du XIII^e^ siècle, maître Guillaume de Genève «alias de Cosinges, latomus» s'occupe de la construction du château de Sauveterre-la-Lémance en Gascogne et apparaît bien, en 1304–1305, comme maître des œuvres d'Agenais pour le compte du roi d'Angleterre[12]. En 1321, c'est l'architecte Pierre de Savoie qui entreprend le chœur de l'église de Diest, en Brabant, et l'on est tenté de lui attribuer le projet de celui de Saint-Père-sous-Vézelay, proche parent, et qui était sur son chemin[13]. Dans d'autres régions, des Savoyards ont même essaimé, ainsi en Souabe, à Salem, où la famille de Safoy est attestée du milieu du XIV^e^ à la fin du XVI^e^ siècle. Michel de Safoy III, le plus connu des maçons-architectes de cette branche, avait reconstruit l'église Saint-Laurent de Saint-Gall vers 1418[14]. Parmi les ingénieurs du duomo de Milan, on compte, en 1409, un Mermet de Savoie[15], alors que «maistre Benoist de Savoye» est «maçon juré du Roy» à Paris en 1403 et expert au château de Coucy (156).

A un moindre niveau sans doute, celui de la simple main-d'œuvre qualifiée ou des «maçons de châteaux», d'autres maçons savoyards (ou du diocèse de Genève) se rencontrent sur les chantiers des XIV^e^ et XV^e^ siècles, aussi bien sur ceux de Dijon, au temps de Philippe le Hardi (1364–1404)[16] que sur ceux des princes d'Anjou (à Gardanne, en 1458)[17]. L'un des principaux est certainement ce Jean de Valance, maître d'œuvre, originaire de Savoie, malgré son nom, qui, en 1486, dirige la construction de la «tour du Paradis», une grosse tour d'artillerie, au château de Joux, pour Philippe de Hochberg, maréchal de Bourgogne[18]. Mais curieusement, les maçons de Genève n'apparaissent qu'assez exceptionnellement, en tout cas comme tels, en Savoie même[19], à Fribourg et à Lyon (1473/1483)[20].

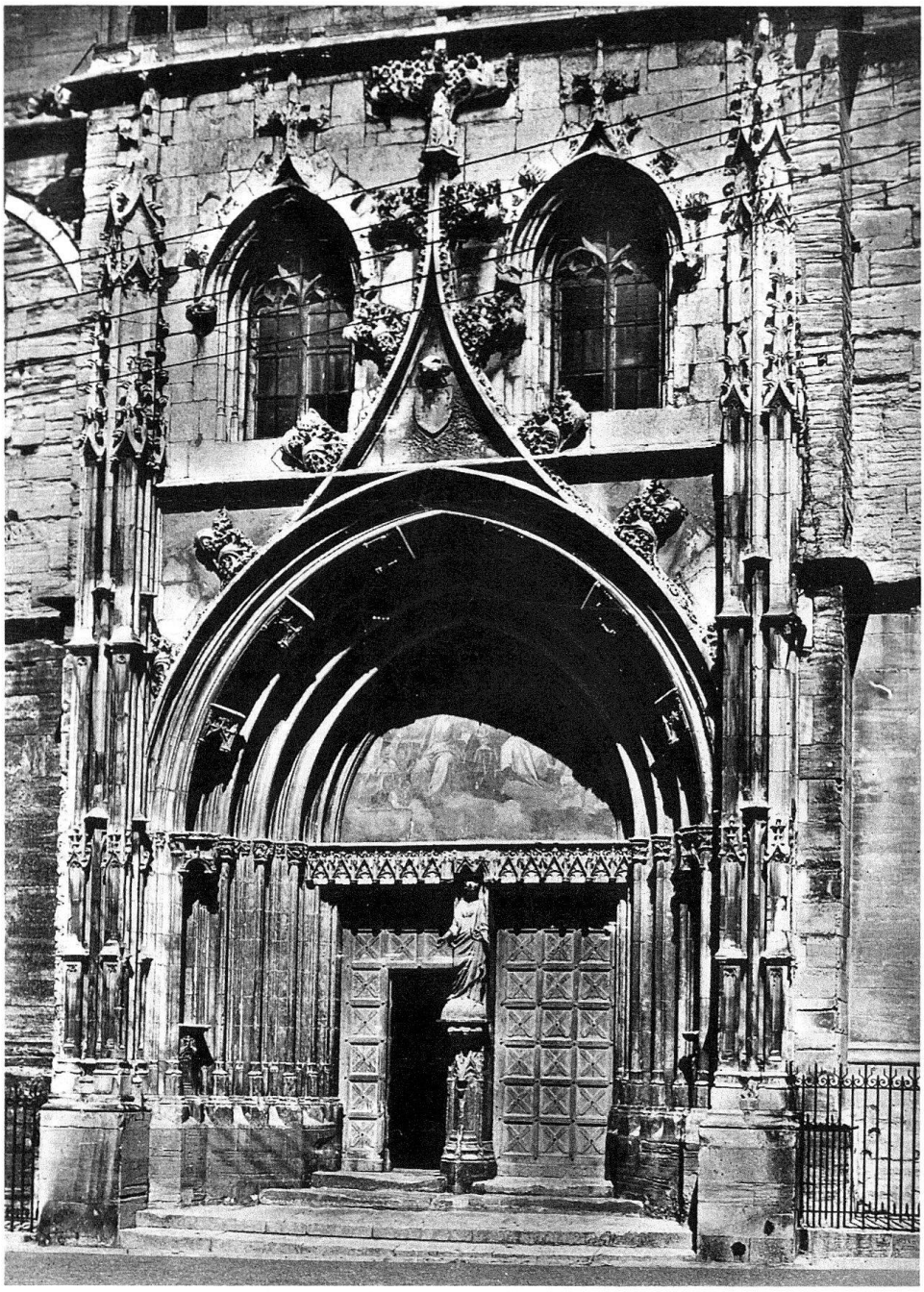
Ces faits prouvent l'existence d'une émigration savoyarde et genevoise relativement précoce dans le domaine de la construction, mais même si cette émigration est parfois de haut niveau, son existence n'établit pas Genève comme un vrai foyer de production architecturale, ce que la ville devient effectivement dès la fin du XIV^e^ siècle. Les débuts de cette situation plus favorable à l'éclosion de talents locaux sont difficiles à déceler, par carence de précisions disponibles, en tout cas pour l'instant. Un tour d'horizon s'impose donc pour mettre en place les éléments découverts et esquisser une problématique indispensable au stade de nos recherches.

Une formation en question

D'abord, force est de constater que la question de la formation des bons maçons-architectes genevois demeure entière pour la fin du XIV[e] siècle: on ne peut, à ce propos, émettre que des hypothèses.

Doit-on penser, comme le laisserait croire, par comparaison, le cas d'autres arts (peinture et orfèvrerie) et surtout celui de la grande sculpture de mobilier[21], que le démarrage d'un artisanat ou d'une architecture de bonne qualité à Genève est dû à un apport extérieur? Il faudrait admettre alors que Jean Robert, maître d'œuvre dont nous allons parler, et surtout l'architecte de la chapelle des Macchabées de Saint-Pierre, qui est en tout cas un étranger, en contact avec la Cité des Papes, ont introduit à Genève des architectures qui s'imprègnent de modes étrangères, notamment avignonnaises, sans réussir à y imposer une vision architecturale vraiment «flamboyante», bien esquissée pourtant déjà aux Macchabées, mais qu'on va retrouver à Chambéry. Il faut aussi rappeler, à ce stade, que de nombreux chantiers envisagés ou entrepris dans les régions romandes et savoyardes dès avant le milieu du XIV[e] siècle et jusque vers 1435 sont, pour autant qu'on les connaisse[22], aux mains de maîtres étrangers ou sous le contrôle d'étrangers: parisiens pour la sculpture (Jean de Brexent)[23] et lorrains pour l'architecture (Nicolas de Neufchâteau) à la chapelle des Princes à Hautecombe entre 1331 et 1342[24]; bourguignons (Jean de Lièges) à Saint-François de Lausanne, dont le voûtement de la nef est achevé vers 1383/1387[25]; avignonnais (Perrin Morel) pour la construction prévue par Clément VII d'un couvent de Célestins à Annecy en 1393[26]; lyonnais pour la maçonnerie (expertise de Jacques de Beaujeu de l'ouvrage à exécuter par Nicolet Robert sur lequel nous reviendrons) et flamands pour la sculpture (Jean Prindalles et Janin de Bruxelles) à la Sainte-Chapelle de Chambéry, dès 1408[27]; alémaniques (Mathieu Ensinger d'Ulm, maître d'œuvre du Münster de Berne) à la grande chapelle, inachevée, du couvent-forteresse de Ripaille en 1435[28]; voire piémontais dès 1410/1420, pour les châteaux et les maisons de brique, et même, en partie, pour l'église de Saint-Gervais à Genève (Pierre Mascrot, d'Aglié, etc.)[29].

Et l'on n'insistera jamais assez non plus sur l'importance d'Avignon qui offre encore de nombreux chantiers et donne aussi, malgré la fin du grand schisme (1417), des occasions de perfectionnement aux artisans de notre pays, du fait des liens tissés entre Genève et sa région et le Comtat-Venaissin par de fortes personnalités comme le cardinal Jean de Brogny et l'archevêque François de Conzié, à l'époque de Clément VII, pape «genevois», et encore longtemps après[30]. Un «lapicide» du nom de Jean Malheti, du diocèse de Grenoble (incorporant le sud-ouest de la Savoie), travaille avec Perrin Morel en 1397 à Avignon[31]; c'est un exemple des occasions qu'avaient sans doute aussi les Savoyards de l'ancien diocèse de Genève et les Genevois de descendre en Avignon: un maçon comme Jean de Vignolles, installé à Rians (Var), au diocèse d'Aix-en-Provence en 1433, en rapport encore avec la région genevoise (Avully), pourrait être un chaînon de ce genre, comme Jacques Thomacii, autre maçon du diocèse



1 La cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras. La «Porte Juive», vers 1476, par Blaise l'Escuyer, originaire de la région de Genève.

de Genève, en 1490[32]. Pour une bonne part, ces maçons sont perdus pour leur pays d'origine, surtout s'ils ont l'occasion de faire une vraie carrière. De ce point de vue-là, le cas le plus spectaculaire reste celui de Blaise Lescuyer.

Blaise Lescuyer (Scuttifferi, Scuderi) apparaît dans le Comtat-Venaissin dès 1456, parfois avec Jean, son frère(?). Blaise peut-être, mais en tout cas Jean Lescuyer est dit «Scuderi alias de Savoie», d'après les textes provençaux; l'origine des Lescuyer est bien, en fait, l'ancien diocèse de Genève, et même la paroisse de «Louis», identifiée avec Loex, près d'Annemasse, en Faucigny[33].

On doit à ce maçon-architecte, installé à Carpentras, divers ouvrages importants, à L'Isle-sur-la-Sorgue (clocher, 1459; église pa-

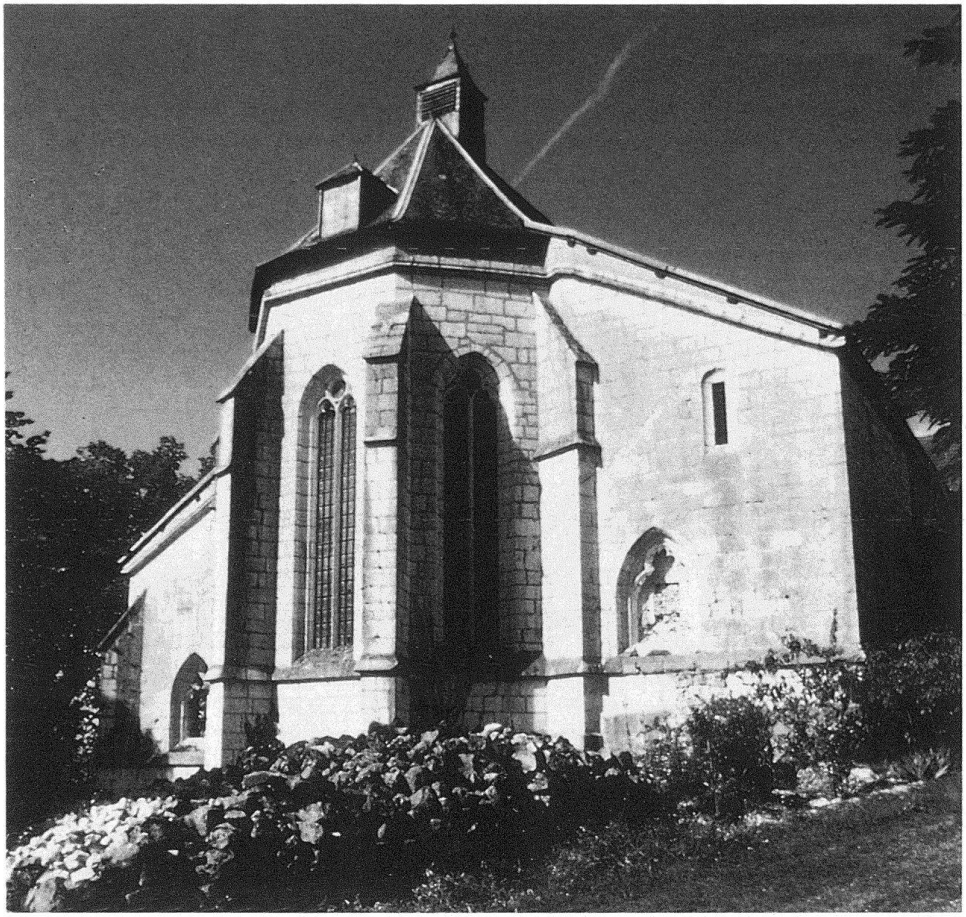
roissiale, 1496), à Pernes (clocher des Augustins, 1457), mais aussi à Avignon (chœur de Saint-Symphorien, 1461; clocher de Saint-Pierre, 1495–1496) et, bien sûr, à Carpentras même, où, à côté de travaux d'architecture et de génie civil, il s'occupe de l'église des Dominicains de 1492 à 1494 et où, de 1464 à 1489 et de 1498 à 1504, il poursuit la construction de la cathédrale Saint-Siffrein, où il laisse son chef-d'œuvre d'architecture et de sculpture décorative, car il était maçon-
Fig. 1 architecte et sculpteur, «minuzerius et lathomus»: la magnifique «porte Juive», en chantier en 1476, dont la typologie sera reprise de manière monumentale à Saint-Pierre d'Avignon. Mais revenons à Genève même, à la fin du XIV[e] siècle.

Jean Robert à Pierre-Châtel

Le maçon-architecte Jean Robert, de Genève – il y est déjà attesté dès 1377 – mais originaire de Versoix[34], tire son importance, pour la cité épiscopale, de ce qu'un document – non contrôlable maintenant – l'indique en 1393 comme l'artisan principal de l'église de l'imposante chartreuse-forteresse de Pierre-Châtel (Virignin, département de l'Ain), berceau et siège de l'Ordre du Collier (puis de l'Annonciade), et chérie, de ce fait, par les comtes de Savoie: selon l'archiviste Guigue, «le 7 août 1393, le prix-fait de la construction de l'église fut donné à Jean Robert, maçon de Genève. La première pierre fut posée dans les jours d'octobre suivant»[35]. Mais une telle convention avait sûrement été passée sous l'autorité d'un des «maîtres des œuvres du comté de Savoie», peut-être de Jean de Lièges, qui était en août 1393 encore au service de Bonne de Bourbon[36].

L'édifice reste une chapelle typiquement carthusienne, c'est-à-dire qu'elle ne forme qu'une salle unique entièrement voûtée
Fig. 2 d'ogives, fermée à l'est par une abside à trois pans. A Pierre-Châtel, selon Raymond Oursel, Jean Robert introduit, «pour la première fois en Savoie, les modes flamboyantes: moulurations, remplages de fenêtres, chapiteaux de feuillage refouillés et compacts»[37]. C'est dire que sa formation n'est point issue du terroir, même s'il a des attaches avec Genève. Si l'identification, proposée par le même historien, avec le «lathomus» Jean Robert, de Genève aussi, qui travaille à Ripaille vers 1388–1390 sous la direction de Jean de Lièges, est juste[38], l'hypothèse la plus plausible serait que Robert avait été l'un des bons maçons ou l'un des entrepreneurs de la reconstruction de la nef de Saint-François à Lausanne (achevée vers 1383/1387), flamboyante par une partie de ses remplages, sous la direction de Jean de Lièges qui, sur les stalles sculptées de sa main, s'y titre «architectus Sabaudie» et qui, comme «meistre des ovres de tout le comté de Savoie», dirige, justement, les travaux presque contemporains de Ripaille[39].

Ce Jean Robert serait ensuite revenu à Genève, où il aurait pu entreprendre, à son compte ou en collaboration, la reconstruction de la nef de Sainte-Marie-Madeleine, en cours en 1388[40], qui présente avec l'église de Pierre-Châtel – où n'est pas repris le type de pile-contrefort méridional, commun pourtant à Saint-François et à la Madeleine



2 L'ancienne chartreuse-forteresse de Pierre-Châtel. Le chevet de la chapelle, vers 1393, par Jean Robert de Genève.

– des rapports au moins de famille, surtout vers l'est (chapiteaux ouvragés et articulation des têtes des piles). Puis il aurait travaillé dès 1393 à l'église de Pierre-Châtel et peut-être aussi à la chartreuse, où les ouvrages se poursuivent d'ailleurs au XV^e^ siècle, en tout cas de 1411 à 1419[41]. Et c'est sans doute lui qui est propriétaire d'une maison à Genève en 1399, 1403 et 1406, mais, à ces deux dernières dates, il habite déjà Chambéry, où il procède vers 1405 à l'expertise de la grosse tour cylindrique du château, alors en reconstruction[42].

De là, il n'y a qu'un pas, tentant, à faire pour le voir s'installer – ou retourner? – à Lyon, où le long chantier de la cathédrale Saint-Jean entre dans sa phase finale sous la direction du maître d'œuvre Jacques de Beaujeu, puisqu'un «masson» appelé aussi Jean Robert y est attesté dès 1421[43]; il occupe la charge, dès 1430, d'«operarium ecclesie in arte lathomie», soit de maître de l'œuvre de la cathédrale pour la maçonnerie et la taille de la pierre, fonction dont il est déchargé en 1447[44]. Dans ce cas, il ne serait pas étonnant qu'on ait fait appel à lui à Ripaille en 1435 – on parle d'un «maître de la fabrique de la cathédrale de Lyon» – qui connaissait bien le terrain (si c'est le même Jean Robert) pour «mettre en œuvre» («ordinare») le «patron» fourni par Mathieu Ensinger[45].

Mais cela fait quand même beaucoup de suppositions pour un seul homme et une vie un peu trop longue – de plus de quatre-vingt-

dix ans – à moins que sa «déposition» en 1447 n'ait été la conséquence de son très grand âge[46]. Le Jean Robert lyonnais serait plutôt à placer dans une descendance, hypothétique, de Nicolet Robert, dont nous allons parler.

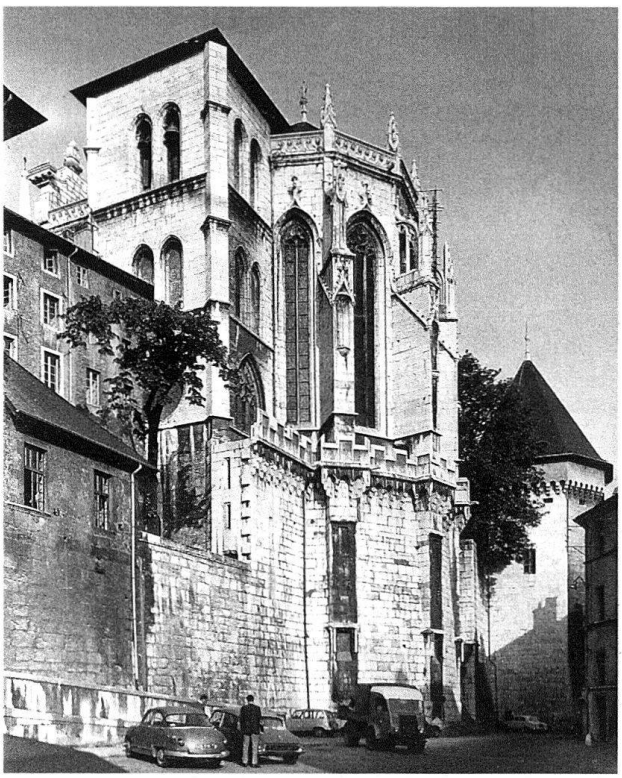
La possible carrière de Jean Robert oblige à rappeler que le rôle crucial que Lyon joue dans l'histoire des arts n'est de loin pas négligeable pour le duché de Savoie non plus et mériterait, comme le réclamait déjà Enrico Castelnuovo en 1981, d'être enfin étudié beaucoup plus à fond[47]. C'est en 1407 qu'Amédée VIII institue un couvent de Célestins dans l'ancienne maison du Temple de Lyon, acquise par ses prédécesseurs, avant d'inviter, en 1408, Jacques de Beaujeu, maître des œuvres du Dauphiné et maître d'œuvre de la cathédrale Saint-Jean, à venir ordonner les travaux de la Sainte-Chapelle de Chambéry. Ce sont les portails de cette cathédrale que le duc fait dessiner en 1416 par son peintre attitré, le Vénitien Gregorio Bono, mais il n'est pas dit pour quel usage (Sainte-Chapelle, église de Ripaille, etc.?)[48].

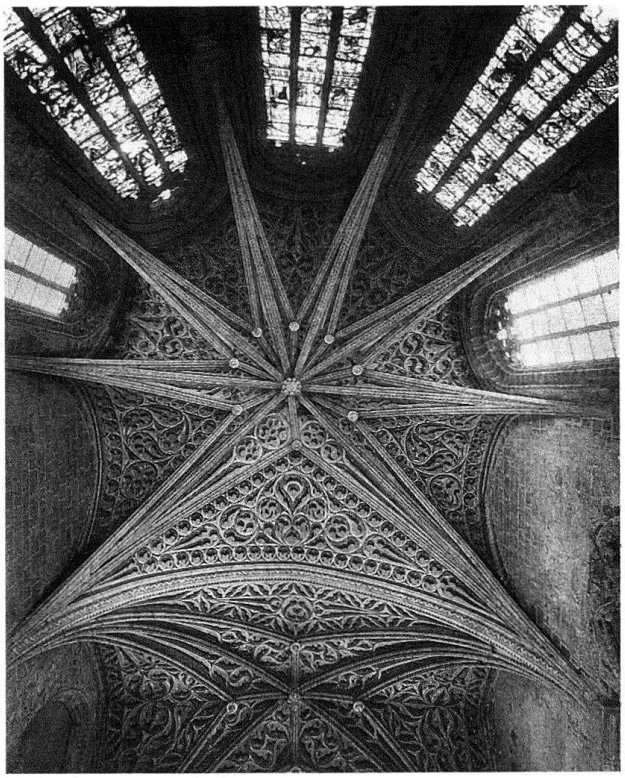
Nicolet Robert à Chambéry

Mais revenons, de nouveau, à Genève, au début du XV^e^ siècle. Dès 1399 est donc attesté, dans cette ville, comme propriétaire d'une maison à la Ripparia, dans la rue de la Confédération actuelle, un maçon Jeannet ou Jean Robert, de Versoix. Il s'agit probablement du maître dont nous venons de parler, sinon de l'un de ses proches parents. Ce qui est crucial, c'est qu'en 1406 apparaît le fils de ce «lathomus», alors à Chambéry, qui passe, avec lui, une reconnaissance féodale pour la même maison: il s'agit de Nicolet Robert[49]. Du fait de ces précisions, il n'y a pas de doute qu'il s'agit bien du fameux Nicolet Robert, de Chambéry, «magister maczonerie operum» – soit l'architecte en chef – de la Sainte-Chapelle du château, «l'un des plus remarquables (édifices) que compte aujourd'hui la Savoie, et un joyau de son style flamboyant», selon Raymond Oursel[50].

Nicolet Robert, «lathomus», est bien à Chambéry alors, où il s'occupe déjà, aux alentours de 1405, de grands travaux au château et tout spécialement de la forte surélévation de la belle et grosse tour cylindrique qui subsiste[51]. Aidé, au tout début, par Jacques de Beaujeu, maître d'œuvre de la cathédrale de Lyon[52], il construit la célèbre chapelle de ce château de 1408 à 1427 – année où il décède, apparemment – avec la collaboration d'une équipe de sculpteurs souvent flamands, entraînés par Jean Prindalles, qui travaille aussi pour le cardinal Jean de Brogny à Genève, puis par Janin de Bruxelles[53].

Cette chapelle, implantée à cheval sur l'enceinte castrale et dont le bas du chevet sert de chemin de ronde, offre des détails originaux, comme les contreforts culminant en des sortes d'arcs-boutants en remplage, relevant plutôt de l'architecture d'orfèvrerie que de l'architecture de pierre, et la voûte du chœur, quelque peu modernisée au XVII^e^ siècle (culots et clefs). C'est une voûte du type en étoile avec maintien des ogives, mais non traditionnelle; en effet, elle





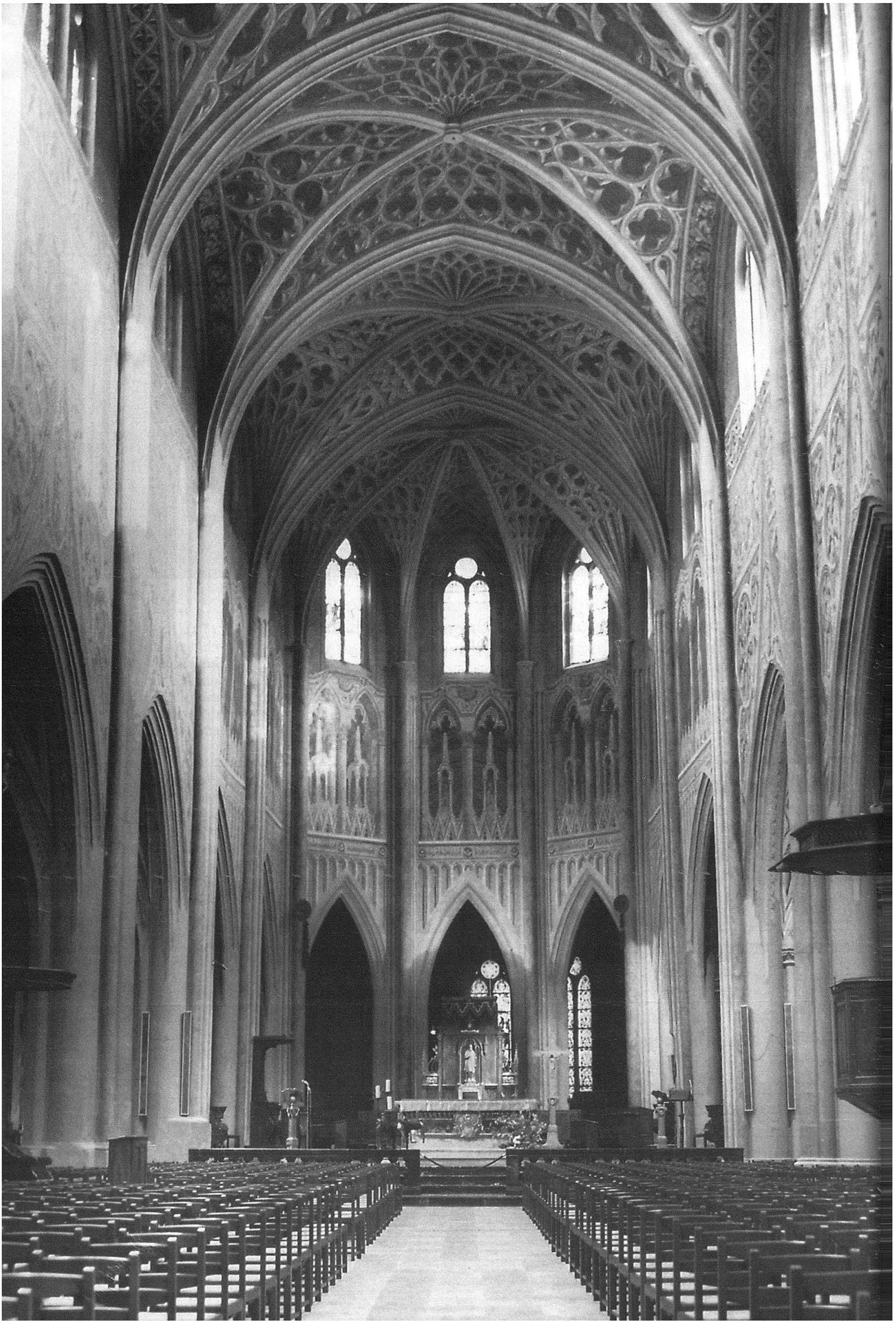
trahit sa précocité par la proportion rare de ses liernes et de ses tiercerons: les premières, très courtes, et les seconds, très longs, rapprochent fortement les clefs secondaires de la clef principale, disposition dont on ne connaît que peu d'autres exemples (Lüneburg, 1407–1440, etc.).

Maître d'œuvre aussi de la chapelle ducale des saints Cosme et Damien qu'il élève dans l'«église neuve» des Cordeliers en 1417 et 1418[54], Nicolet Robert passe, à juste titre sans doute, pour le premier maître d'œuvre de cette importante église, devenue cathédrale en 1777. Il l'aurait donc conçue, à la fois austère dans son traitement et raffinée dans ses articulations (elle comprend, exceptionnellement pour l'époque et la région, un déambulatoire)[55]. Mais cet édifice n'a été terminé que beaucoup plus tard (vers 1461 pour son couvrement). Ce maçon-architecte porte de plus, en tout cas depuis 1417, le titre de «maître des œuvres ducales» («magister operum domini») et, de ce fait, s'occupe des travaux à exécuter aux châteaux savoyards, surtout dans la Savoie propre, mais parfois aussi en dehors de celle-ci[56]. Les précisions obtenues à Genève éclairent deux aspects de sa vie restés incompréhensibles jusqu'à présent: aptitude à appliquer la nouvelle manière flamboyante et déplacements lointains.

Ses rapports encore étroits avec Genève au tout début du XV^{e} siècle permettent de penser que, après avoir appris le métier de maçon avec son père, il a pu le perfectionner en travaillant notamment au monument majeur des premiers temps de l'envol économique et artistique de Genève: la grande chapelle des Macchabées à la cathédrale Saint-Pierre, dont la fondation est autorisée par Benoît XIII en 1397 et dont la construction s'achève probablement en 1405[57]. Il a pu

3 La Sainte-Chapelle du château ducal de Chambéry, construite dès 1408 par Nicolet Robert de Genève. Elle s'intègre aux défenses du château par son implantation.

4 La Sainte-Chapelle du château ducal de Chambéry, construite dès 1408 par Nicolet Robert de Genève. Les voûtes d'ogives, reprises au milieu du XVII^{e} siècle, avec leur décor néo-gothique de 1836, par Vicario.



y étudier au moins les rudiments de la nouvelle architecture – on y trouve la première voûte à lierne faîtière de toute la région – sans doute sous la direction du maître Colin Thomas, de Dinan (Bretagne), venu, sur la demande du fondateur, le cardinal Jean de Brogny, des grands chantiers d'Avignon vraisemblablement (Saint-Martial, les Célestins, etc.) et qui retourne ensuite dans le Comtat-Venaissin, en 1405, comme nous essayerons de le montrer ailleurs[58].

Les activités de Nicolet Robert sur des chantiers d'églises importants comme ceux de Chambéry en font un cas particulier parmi les «maîtres des œuvres ducales», qui sont souvent des charpentiers, sinon des «maçons de châteaux»[59].

De plus, le fait d'avoir des relations familiales avec Genève et Versoix explique également, de manière plus convaincante, ce qui paraissait aberrant: son envoi par le duc, à plusieurs reprises, de Chambéry à Thonon et à Nyon (et même à Conthey) pour diriger les ouvrages en cours dans cette région élue d'Amédée VIII. Il y venait non seulement comme spécialiste de l'architecture militaire et de l'aménagement des résidences ducales – cela, Aymonet Corvyaux ou Pierre Brasier, ou d'autres «maîtres des œuvres ducales», auraient pu le faire et l'ont fait, notamment après sa mort – mais comme spécialiste de l'architecture religieuse, pour laquelle il y avait là des chapelles de Ripaille à l'abbaye du Lieu, en passant par le couvent des Augustins de Thonon, beaucoup à faire, avec le soutien du duc[60].

Jean et Nicolet Robert ne sont d'ailleurs pas les seuls maçons à être issus de Versoix entre les XIV^{e} et XVI^{e} siècles, puisqu'en provenaient également Janin de Versoix, Jean Fournier, Raymond de Versoix et Jean Sage[61].

Hugues Nant à Saint-Claude

Après le cas des Robert, «genevois», celui de Hugues Nant, de Saint-Claude, pourrait être également révélateur, si l'on ne s'achoppait pas toujours à la méconnaissance de la formation initiale des maçons-architectes.

Originaire de Saint-Claude (département du Jura), c'est lui qui achève, en 1437–1438, l'un des plus gros ouvrages de la 1ère moitié du XV^{e} siècle à la cathédrale Saint-Pierre de Genève, en reprenant les deux grosses tours du transept pour le prix de 430 livres – plus de 700 florins[62]. Ce n'est que plus tard, en 1447, qu'il est chargé de l'œuvre du clocher de l'abbatiale (actuellement cathédrale) de Saint-Claude[63].

Venait-il d'un autre chantier avant d'exercer son métier à Genève – de celui de Saint-Claude justement, entrepris entre 1384 et 1392, sur les instances du pape Clément VII, et qui dura une bonne partie du XV^{e} siècle, notamment sous la direction du maître d'œuvre Renaud de Beaujeu?[64] Ou était-il assez doué pour que, ayant appris son métier à Genève, il pût s'y établir quelque temps comme «maître d'œuvre»? La seule remarque que nous puissions faire pour l'instant, par rapport à Saint-Claude, est de rappeler le nombre élevé, relativement à l'importance de cette ville jurassienne, de ses maçons expatriés à Fribourg (Suisse), dès la fin du XIV^{e} siècle, puisqu'on y trouve

◁
5 L'ancienne église des Cordeliers de Chambéry, cathédrale dès 1777, en construction dès 1417 en tout cas, sans doute par Nicolet Robert, de Genève, qui y érige alors la chapelle ducale Saints-Cosme-et-Damien. Décor néo-gothique par Sevesi (1809–1810) et Vicario (1833–1834).

Jean Lothye (1395–avant 1416), Nicolas Girard (1401–1424) et Guillaume de la Croix (1436): pépinière de maçons et/ou pénurie de travail?[65]

François Cirgat à Moûtiers-en-Tarentaise

Le cas du maçon-architecte François Cirgat est enfin beaucoup plus clair et, en plus, révélateur d'un moment charnière de l'architecture genevoise du dernier siècle avant la Réforme; Cirgat est vraiment installé à Genève, où il est attesté pendant un demi-siècle, et probablement «genevois» d'origine: il y travaille, mais il travaille aussi non seulement dans l'ancien diocèse de Genève (Côte vaudoise, Genevois, Faucigny, etc.), mais encore hors de la zone d'influence traditionnelle de la cité épiscopale; pourtant il n'émigre pas. Avec lui en tout cas, Genève exporte tout autant qu'elle reçoit.

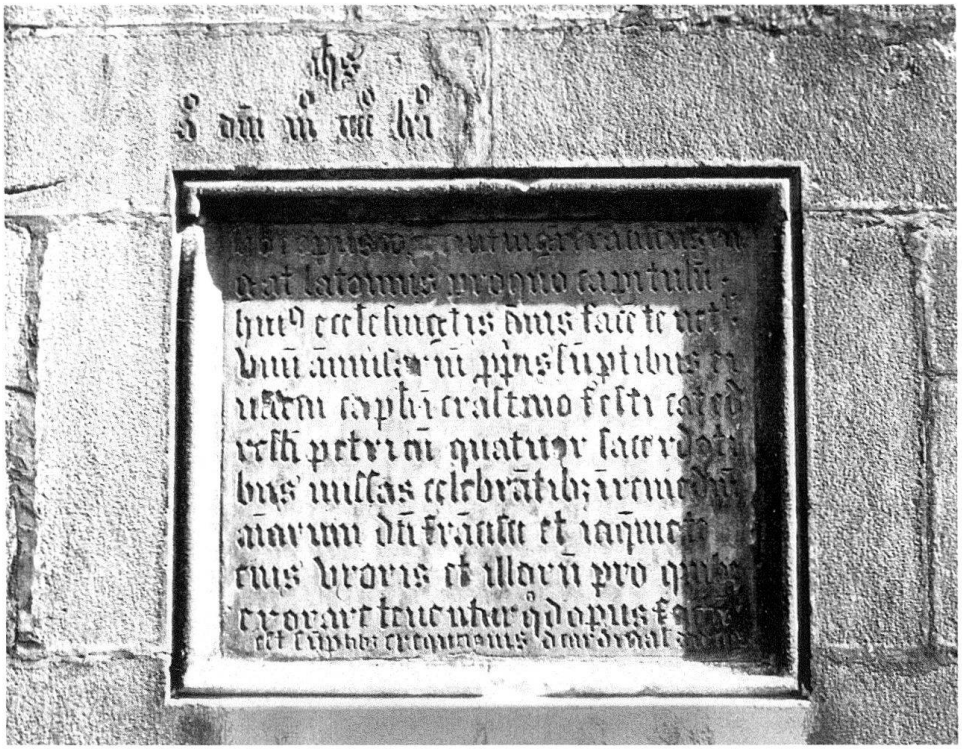
A notre connaissance, le Chapitre de Moûtiers-en-Tarentaise est le premier, dans le contexte régional, à recourir aux services d'un maçon-architecte genevois pour reconstruire, en 1461, la façade de sa cathédrale, romane, dans l'état où nous la voyons aujourd'hui, et pour entreprendre une réfection intérieure qui n'a laissé que peu de traces, mais qui, selon certains auteurs, aurait abouti «en fait à une reconstruction de toute la nef»[66].

C'est une inscription bien conservée et très visible – elle est encastrée dans cette façade – mais mal exploitée, qui nous a mis sur la piste[67]. L'identification du maître n'est pas difficile, puisque cette longue inscription contient son nom et lui est pratiquement entièrement consacrée. Elle commence ainsi: «En l'an du Seigneur 1461, maître François Cirgat, maçon et tailleur de pierre (lathomus), a créé cette œuvre...» et elle précise que le Chapitre tarin s'oblige à fonder, pour cet artisan, un anniversaire à célébrer chaque année et que l'ouvrage a été exécuté aux frais de l'hoirie du cardinal de Arciis, ancien archevêque de Tarentaise[68].

Fig. 6

Ce que l'inscription ne dit pas, c'est l'origine du maître François Cirgat (Cergat et Cerguat), mais elle est dûment attestée dans les documents, à Genève même. Un maçon, Pierre Cerguat, habite, déjà au début du XV^{e} siècle, dans la paroisse de la Madeleine, et pourrait être un parent, sinon même son père[69]. Quant au «lathomus» François Cirgat, il apparaît déjà en 1436, à l'occasion de travaux à l'église Saint-Germain (petite porte au nord, mur sur trois arcades)[70]. Cité au nombre des habitants de la ville, dans le quartier de la Madeleine, où il possède une maison, en 1444, 1449, 1455, 1464 et 1477[71], il est qualifié de bourgeois de Genève dès 1445[72]. Il était déjà marié en 1445 à Jaquette Crochat, dont le prénom est donné aussi - confirmation complémentaire – dans l'inscription de Moûtiers[73]. Il mourut, sans doute à Genève, entre 1477 et 1485[74]: il pouvait donc être né autour de 1410.

Sa notoriété devait être grande en 1445 déjà pour qu'il participât à la restauration de la résidence ducale dans le couvent des Frères mineurs de Rive et à des ouvrages à l'Evêché de Genève en 1445 et en 1451–1452 notamment[75]; mais il exécuta aussi des travaux, sans



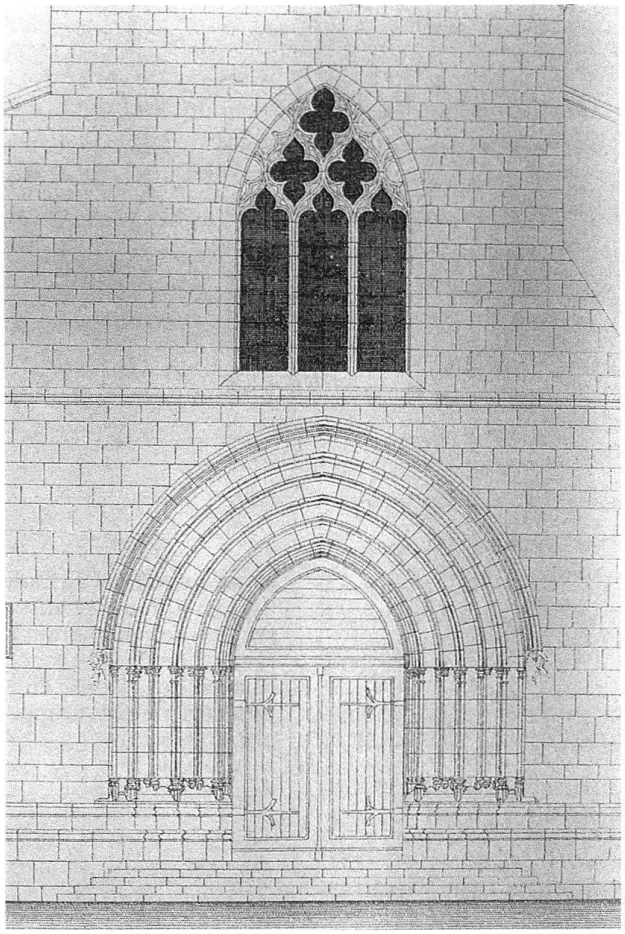
6 La cathédrale de Moûtiers-en-Tarentaise. Inscription commémorant la rénovation de la construction de la façade en 1461 par François Cirgat, de Genève.

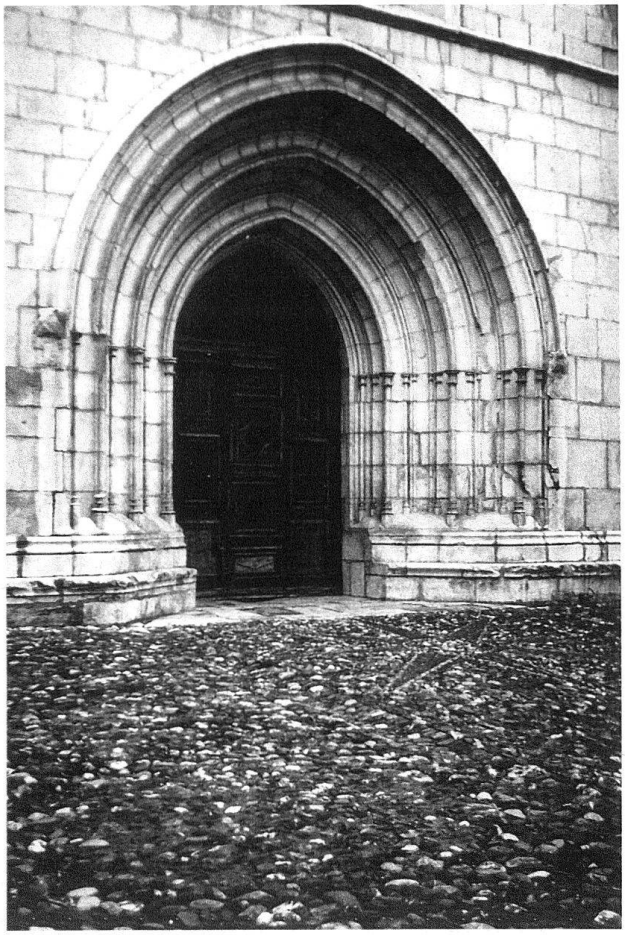
doute de grosse maçonnerie, aux fortifications de la ville, à Longemalle, en 1446 (avec Jaquemet Paillard), et, en 1450–1451, à la tour Saint-Antoine (avec Jaquemet Paillard également), puis une canalisation vers les Cordeliers en 1451–1453[76], par exemple.

Ce n'est en tout cas pas un maître de seconde zone que le Chapitre de Tarentaise appela vers 1460 pour rénover en partie sa cathédrale: il avait dû prouver, à Genève même sans doute, toutes ses capacités; et c'est à cette activité locale que le travail d'attribution, censé être traditionnellement celui de l'historien de l'art, aurait à s'appliquer.

Cette façade est la seule œuvre certaine qui nous reste de ce maçon-architecte: «remarquable de placide équilibre et de justesse», selon Raymond Oursel[77], c'est en fait également la plus belle et la mieux conservée des façades d'églises médiévales «genevoises». Toute en pierre de taille, elle s'appuyait, à l'origine, à deux tours romanes et superpose, dans un mur expressément nu, un très large portail, une grande fenêtre à remplage flamboyant apaisé et une petite baie de comble à arc infléchi flanqué de deux écus effacés, sans doute ceux du cardinal de Arciis. Fig. 7 et 8

Le portail, sans tympan, n'a qu'un décor architectural abondant, fortement rythmé, mais très dépouillé. Les jeux linéaires affirmés, pour la première ou l'une des premières fois dans la région[78], ont conduit au remplacement de toutes les statues et des groupes sculptés des voussures par des «vides», principe dont on va retrouver plus tard d'autres exemples (Carpentras, vers 1476, et Chambéry, avant 1516)[79], où le rythme va se resserrer peu à peu, en abandonnant souvent les colonnettes et les simples tores au profit des nervures diversement profilées. Fig. 9 et 10





7 La cathédrale de Moûtiers-en-Tarentaise. Partie médiane de la façade de 1461, par François Cirgat de Genève. Elévation, selon E.-M. Borrel, publiée en 1884 dans les «Monuments anciens de la Tarentaise» (le remplage de la petite fenêtre est une restitution graphique).

8 La cathédrale de Moûtiers-en-Tarentaise. Le portail de la façade de 1461, par François Cirgat de Genève.

A première vue, l'étude de cette façade devrait permettre de procéder à l'identification d'autres monuments anonymes entre 1430 et 1480 environ à Genève. Nous pensons tout spécialement, du fait de l'emploi de bases monumentales et de supports peut-être d'inspiration provençale, fort proches de ceux du portail de Moûtiers, au chœur de l'église de la Madeleine, de peu antérieur à 1446[80] – il faut rappeler que Cirgat était l'un de ses paroissiens – et également à celui de Notre-Dame-la-Neuve, de 1455 environ[81]. Mais cette comparaison serait à affiner en tenant compte des nombreuses et souvent malheureuses restaurations qui ont touché ces deux églises.

Le portail lui-même a un seul correspondant dans la région genevoise – les portails des églises médiévales de la ville étant trop restaurés pour entrer en ligne de compte – à la grande chapelle de la Visitation accolée au chœur de la paroissiale d'Hermance et érigée vers 1471, qui pourrait donc encore être l'œuvre de François Cirgat[82].

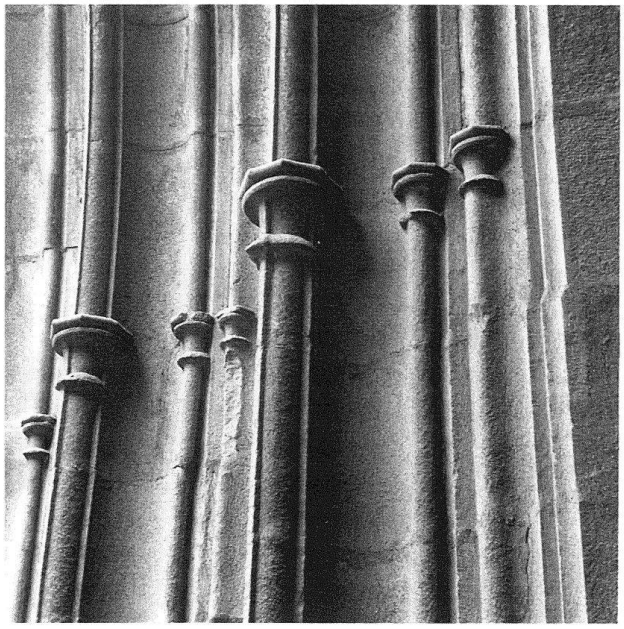
Quant à la grande fenêtre, classique seulement en apparence, notamment avec son remplage à membrures latérales non ajourées, elle trouve – à défaut d'éléments de comparaison, pratiquement tous disparus à Genève – un écho assez fidèle, vers 1488, à l'église de Vouvry, en Valais. Son auteur, Jean Dunoyer, de Vouvry même, aurait-il travaillé avec François Cirgat?[83]

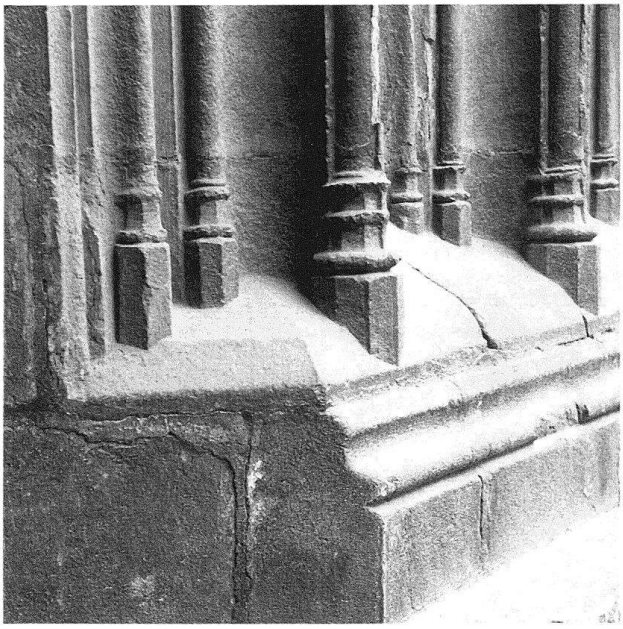
Pour les volées tardives des maçons-architectes «genevois», la question de la formation ne se pose alors plus dans les mêmes termes qu'au début du siècle. Elles ont trouvé, à Genève même, un milieu architectural solide et permanent et de nombreux chantiers où s'exercer, au moins jusque vers 1480/1490 (couvent des Clarisses, 1474–1476; couvent des Augustins, dès 1480)[84], et où la manière flamboyante prend enfin vraiment corps sans doute.

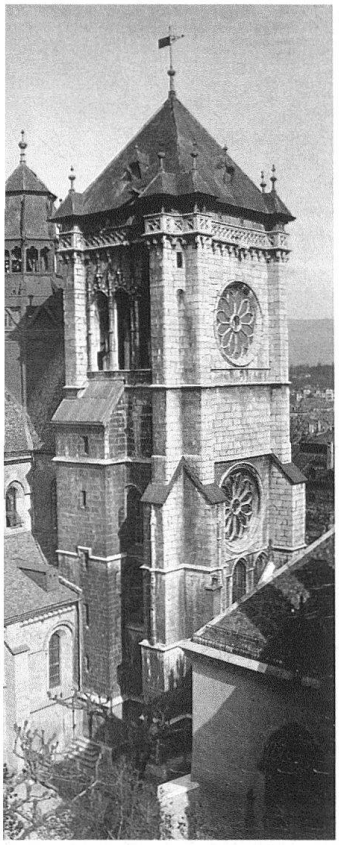
A part François Cirgat et Georges du Jordil, ce Genevois, originaire de Veigy (ou de Jussy), qui reprend, de 1470 à 1475, la construction de la tour-porche de Saint-Nicolas de Fribourg[85], d'autres maçons-architectes ont travaillé également hors de la cité épiscopale, mais dans sa zone d'influence naturelle et traditionnelle, ainsi à Nyon et à Bursins vers 1470[86]. Pourtant c'est surtout la toute dernière grande vague «genevoise», presque complètement acquise au gothique flamboyant stricto sensu, qui va déferler sur le Pays de Vaud et le Vieux-Chablais, touchant Lausanne, Payerne, Morges, Vevey, Montreux, Villeneuve et Saint-Maurice d'Agaune même[87]. Depuis le milieu du XV^{e} siècle, ces maçons-architectes sont genevois seulement de formation et d'adoption, le plus souvent par l'acquisition de la bourgeoisie, car on constate que, pour l'essentiel, Genève tire alors ses forces vives, dans le domaine de la construction tout au moins, de son arrière-pays savoyard, surtout du Bas-Chablais – avec Pierre de Domo, Georges du Jordil et François de Curtine – et du Faucigny – avec Pierre Magyn, Jean Contoz et Jacques Rossel.

Nous montrerons ailleurs – quand nous aurons enfin la possibilité de publier toutes nos recherches – l'importance de cette dernière vague, dans le cadre national et peut-être même, avec Saint-Martin de Vevey, international[88]. Aujourd'hui, pour clore ce passionnant chapitre, nous nous bornerons à prendre encore un exemple non vaudois de la production «genevoise» et de son rayonnement hors de nos factices et trompeuses frontières.

9 et 10 La cathédrale de Moûtiers-en-Tarentaise. Détails du portail de la nouvelle façade de 1461.

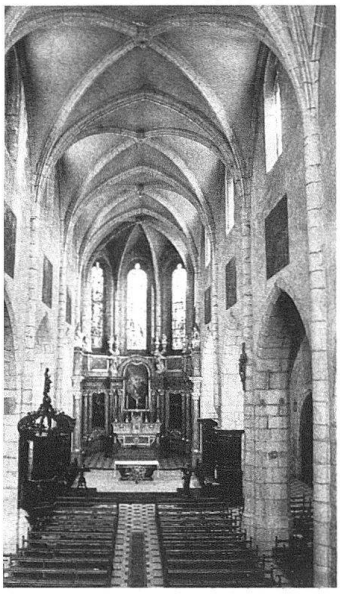






11 La cathédrale Saint-Pierre de Genève. La tour du croisillon sud, avec ses deux roses, reconstruite par Jacques Rossel dès 1510. Etat ancien.

12 L'ancienne église des Cordeliers d'Annecy, cathédrale en titre depuis 1772. L'intérieur vers le chœur, achevé vers 1535.



Jacques Rossel à Annecy

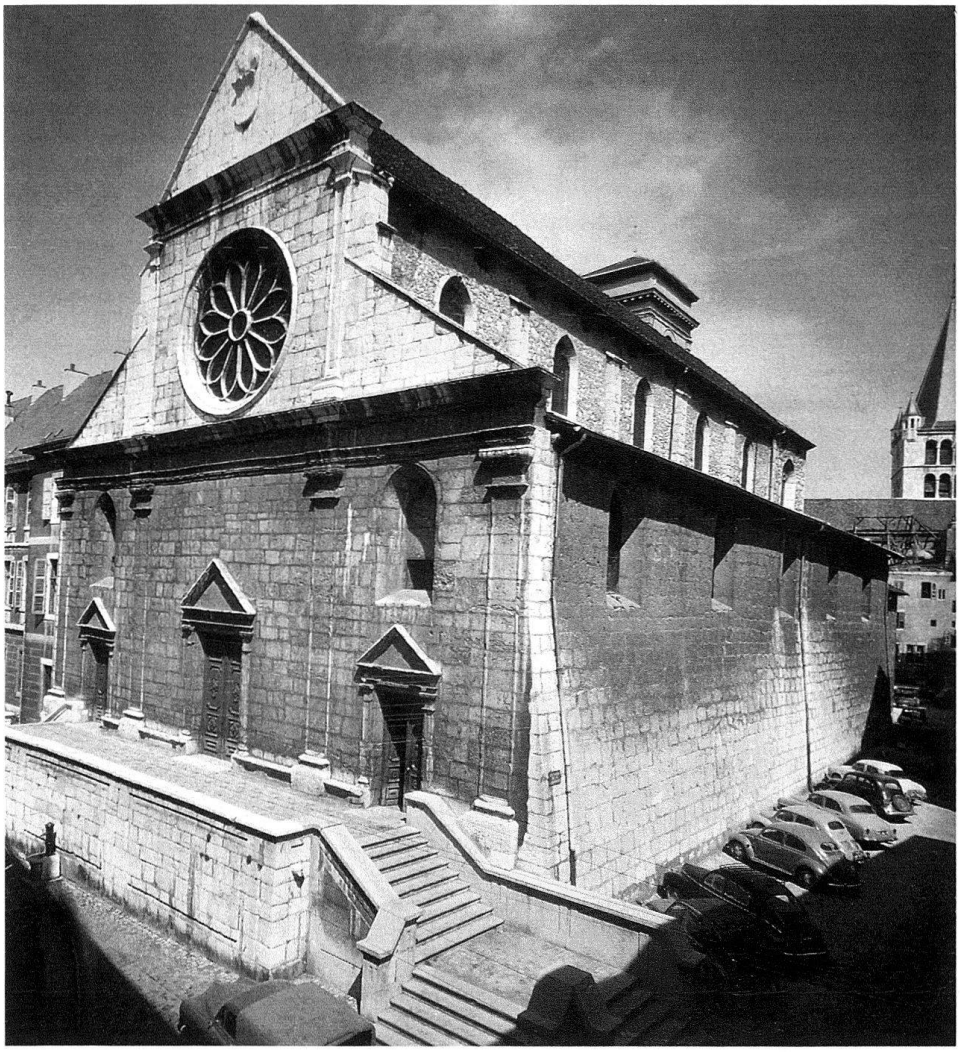
Jacques Rossel – appelé aussi Jacques Nyer alias Rossel – est un maçon («lathomus») originaire de Scentrier ou d'Arenthon, en Faucigny (Haute-Savoie). Propriétaire d'une maison à Genève, en 1517 en tout cas, dans la paroisse de la Madeleine, à la rue du Boule[89], il est reçu bourgeois de cette ville en 1516 à titre honorifique, en raison de son activité à la tour sud de la cathédrale Saint-Pierre, dont la reconstruction avait été entreprise en 1510, comme l'indique une inscription, et pour laquelle il travaillait nommément en 1511, 1516, 1518, 1519 et 1522[90]. Il était à l'œuvre à Genève encore en 1527, et même en 1528, toujours à la tour sud ou tout au moins à l'une des deux tours de Saint-Pierre, soit beaucoup plus tard qu'on ne le croyait[91].

Raymond Oursel pense qu'il s'est fixé à Annecy pour diriger la construction de l'église des Franciscains, maintenant cathédrale, consacrée seulement en 1539, mais rien n'empêche qu'il ait pu diriger deux chantiers en même temps, étant donné la proximité de Genève et d'Annecy: le fait est qu'il est attesté à Annecy dès 1525 en tout cas, au moins sporadiquement, et surtout qu'il est bien qualifié, en 1536 notamment, de «maître de l'œuvre de l'église du couvent de Saint-François»; commencé peut-être vers 1520, comme monastère de Célestins, ce couvent est une fondation de la famille annécienne des Lambert et principalement du chanoine Pierre Lambert. C'est, depuis 1772, la cathédrale en titre[92].

Effectivement, la façade de cette grande église, datée de 1535 par une inscription monumentale, présente, dans une composition nouvelle, déjà strictement renaissante, une rose étonnamment semblable à celles que Rossel avait édifiées à la tour sud de Saint-Pierre de Genève. De plus, il est à noter que ce même Pierre Lambert, fondateur du couvent annécien et chanoine de Genève, devenu entretemps évêque de Caserta et bien introduit à la cour pontificale, s'est entremis personnellement à Rome en 1530 pour obtenir «la prolongation des délais pour la tour de Saint-Pierre»[93].

Il a donc pu faire venir Rossel à Annecy après l'avoir vu à l'œuvre longtemps à Genève et lui commander au moins l'achèvement de l'église, franciscaine depuis 1534, d'après un modèle ou une inspiration italienne.

C'est cette évidente inspiration transalpine dans l'articulation de la façade de 1535, précoce dans la région malgré les archaïsmes de la rose et des fenêtres encore gothiques – en accord, elles, avec le reste de l'édifice, de type basilical, à trois nefs voûtées d'ogives, très sobre, et bien approprié à l'ordre des Franciscains qui l'occupe en définitive – qui a permis à ce monument de figurer, seul de toute la région, dans le tome II de la nouvelle et stimulante histoire de l'architecture française dû à la plume de Jean-Marie Pérouse de Montclos. Ce dernier en voit, dans le cadre de la tradition italienne de la façade à deux ordres superposés, le modèle à San Pietro de Modène (1476), avec lequel elle présente en tout cas quelque parenté[94]. Mais contrairement à la conception déterministe de l'auteur, pour lequel «la



13 L'ancienne église des Cordeliers d'Annecy, cathédrale en titre depuis 1772. La façade de 1535, par Jacques Rossel, bourgeois de Genève. Le perron date de 1788.

façade d'Annecy ne témoigne pas d'une précoce influence italienne en France mais de l'appartenance de la Savoie d'alors au domaine italien», ce que pratiquement toute notre étude, entre autres approches, dément, nous pensons surtout au résultat de l'intervention personnelle du fondateur Pierre Lambert, dont l'évêché de Caserta couronne la carrière romaine[95].

En 1535, la Réforme genevoise surprend Rossel à Annecy, où se replie aussi le Chapitre de Saint-Pierre, et le contraint sans doute à y demeurer. L'année suivante, on lui confie la tâche d'élever, avec Bertrand Desmaisons (de Domibus), la chapelle de l'«hôpital morbeux», fondé près de la ville d'Annecy et maintenant disparu, qu'il aurait été révélateur de confronter avec l'église franciscaine[96]. Cet architecte n'est plus signalé, dans l'état de nos connaissances, après 1537[97].

Nous avons longtemps été tenté de lui attribuer l'harmonieuse église des Dominicains de Coppet, par comparaison avec l'église d'Arenthon, consacrée en 1517, mais nous n'en sommes plus si convaincu depuis que la dendrochronologie a resserré la fourchette des dates de construction autour de 1492–1493[98].

C'est sur le coup d'éclat annécien, premier pas, sans véritable lendemain, de la Renaissance en nos contrées, que se terminent ces

pages. Genève, à la veille de la Réforme, offre donc, même s'il ne s'y construit plus de grands monuments religieux, un foyer dynamique d'arts et d'architecture. Et qui plus est, la paroisse de la Madeleine apparaît comme un vrai centre dans ce foyer: après avoir abrité François Cirgat et Pierre de Domo notamment, elle accueille, à la rue du Boule, les maisons de trois des plus grands architectes «genevois» de l'époque flamboyante, égaillés aux quatre coins de l'horizon régional: Pierre Magyn, collègue de Jean Contoz, à Lausanne, François de Curtine, établi à Payerne puis à Vevey, et Jacques Rossel, dont nous venons d'esquisser la carrière à Genève et à Annecy, qui tous, sans oublier Nicolet Robert et François Cirgat, à des titres divers, méritent de passer dans l'histoire de l'art en Suisse, et auraient eu tout à fait leur place dans le volume consacré à l'architecture religieuse d'*ars helvetica*.

Sur les quatre cathédrales actuelles de la Savoie (départements de Savoie et de Haute-Savoie), trois ont été construites ou reconstruites, au moins partiellement, par des maçons-architectes «genevois» à la fin de l'époque gothique! C'est dire que la formule: Genève, «capitale de la Savoie du Nord», est même dépassée au point de vue achitectural.

Zusammenfassung

Die künstlerische Bedeutung Genfs am Ende der gotischen Epoche, welche mit dem rapiden wirtschaftlichen Aufschwung einhergeht, bleibt wegen den Zerstörungen der Reformation recht unbekannt. Nur die Sakralarchitektur hat einige einfache und auch repräsentative Beispiele bewahrt, die allerdings schlecht dokumentiert sind. Die vorliegende Untersuchung über die Verbreitung der «Genfer» Steinmetz-Architekten – meist savoyardischer Herkunft – in der weiteren Umgebung der Stadt, versucht diesen Mangel etwas anzugehen und entdeckt dabei eine bemerkenswerte Aktivität, welche für die Zeit des mittelalterlichen Savoyen sogar mit Neuerungen aufwartet. Eine rege Tätigkeit ist nicht nur in der Waadt und im Vieux-Chablais festzustellen, sondern noch weiter entfernt, im Bugey (Pierre-Châtel), in Savoyen selbst (Chambéry), in der Tarentaise (Moûtiers) und natürlich im Raume Genf (Annecy), wo sie, um einiges früher, als man glaubte, bereits am Ende des 14. Jahrhunderts einsetzt.

Riassunto

L'importanza artistica di Ginevra alla fine dell'epoca gotica, che va di pari passo con il suo folgorante sviluppo economico, rimane poco conosciuta a causa del vandalismo della Riforma. Si sono conservati soltanto alcuni esempi rappresentativi e semplici, ma spesso ancora male documentati, di architettura religiosa. Lo studio dell'espansione fuori città degli architetti-costruttori «ginevrini», sovente di origine savoiarda, permette di colmare questa lacuna e rivela la loro attività sorprendente, innovatrice anche nel quadro della Savoia medievale, che non si estende soltanto nel Vaud e nel Vieux-Chablais, ma molto più ampiamente nel Bugey (Pierre-Châtel), nella stessa Savoia (Chambéry), in Tarentasia (Moûtiers), nella regione ginevrina (Annecy) e che inizia già alla fine del XIV° secolo, molto prima di quanto si pensasse.

Abréviations

AC: Archives communales. – AEG: Archives d'Etat de Genève. – AET: Archives d'Etat, Turin. – *BHV: Bibliothèque historique vaudoise.* – *BSHAG: Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève.*– *CAF: Congrès archéologique de France.* – *MAH: Monuments d'art et d'histoire de la Suisse.* – *MB: La Maison bourgeoise en Suisse.* – *MD: Mémoires et documents.* – *MDG: Mémoires et documents de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève.*– *NMAH: Nos Monuments d'art et d'histoire.*

Notes

[1] Nous reprenons, avec quelques nuances, la nomenclature de Raymond Oursel dans ses études sur le gothique savoyard: le «gothique flamboyant» (Spätgotik) n'est pas traditionnellement, en français, le «gothique tardif» contrairement à ce que l'on entend trop souvent dans notre pays (*NMAH* 1991/I: Sculpture du gothique tardif). – Nous remercions Daniel de Raemy de ses nombreuses indications tirées des AET, citées: ext. AET.

[2] Cette place, encore mise en doute par Frédéric Gardy (*Histoire de Genève*, I, Genève 1951, p. 44), avait pourtant déjà été subodorée en 1850 par Jean-Daniel Blavignac, qui parlait alors de l'«état brillant des Arts à Genève au commencement du XV^{e} siècle» (*Second rapport sur les recherches et les travaux exécutés en 1850 dans le Temple de Saint-Pierre*, Genève 1850, p. 152) et bien entrevue par Louis Blondel qui, en 1946, y décèle un «centre artistique», auquel il attribue, quatre ans plus tard, un rôle «important» par les nombreux apports étrangers qui s'y manifestent (*Genava*, 1950, p. 46). Elle est soulignée encore plus fortement par Waldemar Deonna en 1943 (*Les Arts à Genève*, Genève 1943, p. 278) et, en 1955, et en 1960, par Raymond Oursel, qui constate «la permanence à Genève d'un brillant foyer d'art» où, dès la fin du XIV^{e} siècle, «l'on venait puiser d'alentour» (dans la *Revue de Savoie*, 1955, p. 35) ou d'«un foyer vivace et multiple jusqu'à la sécession de 1535» (*Les Monuments historiques de la France*, 1960, p. 84).

[3] Dans: *Histoire de Genève*, Toulouse et Lausanne 1974, p. 121.

[4] Pourtant, un travail systématique dans les AEG et les documents genevois épars permet, peu à peu, de mieux cerner le milieu et les réseaux des artisans, des artistes et des architectes genevois, comme le montrent les recherches de Philippe Broillet et de Nicolas Schätti (pour l'instant cf. note 10, pp. 23–27, pour le sculpteur Jean de Vitry, et *Revue suisse d'Art et d'Archéologie*, 1988, pp. 163 s., pour l'église Saint-Gervais).

[5] *Genava*, 1940, p. 51; LOUIS BLONDEL, *Notes d'archéologie genevoise*, Genève 1914–1932 (extrait de *BSHAG*), pp. 118–120; d'autres recherches sont en cours à Turin sur la chapelle.

[6] MARCEL GRANDJEAN, dans le *Dictionnaire des Eglises, V/b, Suisse*, Paris 1971, pp. 68–69: la référence est: AEG, notaire H. Perrod, XVI, 94, 12 mai 1460: Jean Chrispin s'engage à servir comme manœuvre Pierre de Domo «magister operis fabrice ecclesie sancti Germani» et Jaquemet Paillard, son associé, pour le «tâche» de Saint-Germain.

[7] *Vie religieuse et réforme ecclésiastique dans le diocèse de Genève (1378–1450)*, in: *MDG* 46, Genève 1973, p. 79.

[8] Les recherches systématiques indiquées à la note 4 peuvent encore apporter d'importants renseignements, mais surtout le dépouillement, aussi en cours, des fonds conservés hors de Genève et négligés jusqu'à présent.

[9] Cette tâche échoit maintenant à Nicolas Schätti, qui prépare une thèse sur «Genève et les Arts en Savoie à l'époque d'Amédée VIII (1391–1451)».

[10] *Stalles de la Savoie médiévale*, catalogue d'exposition, Musée d'art et d'histoire, sous la direction de CLAUDE LAPAIRE et de SYLVIE ABALLÉA, Genève 1991.

[11] Le résumé des connaissances à ce sujet est donné dans A.-J. TAYLOR, *Castle-building in Thirteenth-Century Wales and Savoy*, extrait de *The proceedings of the British Academy*, Londres 1977, pp. 265–292, avec bibliographie antérieure.– Voir aussi MARCEL GRANDJEAN, «D'Angleterre en Pays de Vaud et en Faucigny à travers roses et remplages», in: *Etudes de Lettres*, Lausanne 1987, pp. 85–104.

[12] A.-J. Taylor a communiqué, en 1968 déjà, la mention de ce «Master William of Geneva, alias Guillelmus de Cosinges, latomus» à la fin du XIII^{e} siècle et préparait alors une notice sur ce maître (lettre du 17 mars 1968 à Monsieur Jean-Pierre Chapuisat): Cosinges est sans doute Corsinges, hameau de Jussy (Genève). Pour 1304–1305, cf. JACQUES GARDELLES, dans l'*Information d'histoire de l'art*, 1965, p. 149; dans le *Bulletin monumental*, 1967, p. 145; et surtout dans *Les châteaux du Moyen Age dans la France du Sud-Ouest. La Gascogne anglaise de 1216 à 1327*, Genève 1972, pp. 70 et 221.

[13] YVES BRUAND, «L'église Saint-Père-sous-Vézelay et la collégiale Saint-Sulpice de Diest», in: *Bulletin monumental*, 1964, pp. 349–354.

[14] ALBERT KNOEPFLI, *Kunstgeschichte des Bodenseeraums* II, Sigmaringen 1969, pp. 83, 104, 120, 151; PAUL GUICHONNET, «L'émigration alpine vers les pays de langue allemande», in: *Revue de géographie alpine*, 1948, p. 560.

[15] *Revue savoisienne*, 1885, p. 131. – *Schede Vesme. L'arte in Piemonte*, IV. Turin 1982, p. 1494 (d'après les *Annali della Fabrica del Duomo di Milano*, I, p. 211, 21 fév. 1409).

[15b] JEAN MESQUI et alias, Les «châteaux de Louis d'Orléans», in: *Bulletin monumental*, 1980, p. 337.

[16] JOSEPH CHAMAGNE, «Artistes et artisans d'art à Dijon au temps de Philippe le Hardi», in: *Annales de Bourgogne*, 1983, I, p. 52.

[17] FRANÇOISE ROBIN, «Les chantiers des princes angevins», in: *Bulletin monumental*, 1983, p. 45.

[18] J.-M. THIEBAUD et al., *Le château de Joux*. Pontarlier 1987, p. 129: il emploie des carriers savoyards aussi.

[19] Ainsi au château de La Roche en 1342–1343 (LOUIS BLONDEL, notes ms.), au palais de l'Ile à Annecy en 1380–1381 (*MDG*, XXII, 1886, p. 100: Mermet Vertier), au château de Ripaille en 1388, 1390, 1409–1412 et 1433–1434 (MAX BRUCHET, *Le château de Ripaille*. Paris 1907, pp. 367, 369, 450, 474: Jean Robert, Girard Cusiner et Colin de Villier, ce dernier d'ailleurs «parisius»); au château de Chambéry en 1481–1484 (Archives dép. de Savoie, SA 5634, c. 1481–1484: Jean de Genève, lathomus); au château de Morges en 1379 (ACV, Ab 8, ext. AET, 128: Rodolphe de Gebennis). Au château de Fénis en 1393–1396 (AUGUSTA LANGE, in: *Giacomo Jaquerio e il gotico internazionale*, catalogue d'exposition, Turin 1979, p. 62), il s'agit de Janin de Versoye, bien attesté dans d'autres ouvrages savoyards, comme aux châteaux de Chillon en 1378 (ACV, Ag 2^{bis}, 96), de La Tour-de-Peilz et d'Evian en 1382–1384 (ACV, Ag 10, 314) et habitant Genève en 1407 (AEG, Fin. M 2, «levée» 1407, 65). Peut-être est-ce le même que Jean Fornerii de Versoia, mentionné au château de Morges en 1380 et 1381–1383 (AC Morges, BBB 1, copie AET, 73 et 81), au château de Nyon en 1381–1382 et en 1385–1386 (ext. AET, c. chât. Nyon) et de La Tour-de-Peilz en 1382–1384 (ACV, Ag 10, 313). Moins certainement à rapprocher de ce maçon «Johannes dicto Saioz (Sage) de Versoya gebenensis diocesis», attesté à Sainte-Croix en 1426–1427, à Yverdon en 1424–1425 et 1427–1428 (ext. AET, c. chât.). – Il faut ajouter à cette liste les frères Vertier («Verterii»), originaires de Collonges-sous-Salève (AEG, Notaires latins, analyses) et bourgeois de Genève, en tout cas pour Mermet et Jean: ils ont aussi travaillé hors de la ville: Mermet Vertier en 1380–1381 au palais de l'Ile à Annecy (*MDG*, XXII, 1886, p. 100) et Jean Vertier effectua, avec d'autres, la reconstruction du château de Thonon en 1413 et en 1414 (MONIQUE CONSTANT, in: *MD Académie chablaisienne*, LX, 1972, p. 103; ext. AET, c. T. G. 1414–1416). C'est lui qui devait entreprendre le nouveau et exceptionnel pont de la Dranse près de Thonon (BRUCHET, *op.cit.* note 19, p. 276, lecture: Bertier; AEG, Fin. M n° 2, «levée» 1408, 94; LOUIS COVELLE, *Le livre des bourgeois de l'ancienne république de Genève*, Genève 1897, p. 10, 24 jan. 1413). Il a probablement pour frère ce Pierre Vertier qui collabore à la construction du château-ermitage des chevaliers de Ripaille en 1433–1434 (BRUCHET, pp. 471 et 477; Renseignements sur la famille Vertier donnés par Philippe Broillet).

[20] Si l'on excepte Georges du Gerdil (Jordil) (cf. note 85), on ne peut guère penser qu'à Pierre Boveir, originaire de Lucinges, près d'Annemasse, à Fribourg depuis 1409, qui collabore à la construction de la «Maison de Justice» (*MB, Fribourg*, Zurich 1928, pp. XXXV–XXXVI, n. 167; *MAH*, Fribourg, I, p. 247). – Pour Lyon: Pierre de Genève (Geneva, Genesve) «masson» (M. AUDIN et E. VIAL, *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art du Lyonnais*, I, Paris 1918, p. 380).

[21] Cf. note 10.

[22] On ne connaît pas, malheureusement, l'auteur des débuts de l'église des Dominicains d'Annecy (St-Maurice), commencée en 1422 aux frais du cardinal Jean de Brogny, bourgeois d'Annecy (*Annesci*, n° 2, 1954, pp. 28–29 et 51), dont nous rappelons plus loin l'importance pour les liens de Genève avec Avignon, ni ceux de l'église Saint-Sébastien du couvent des Augustins de Thonon, entreprise en 1427 (BRUCHET, cf. note 19, pp. 172 et 325; MONIQUE CONSTANT, «Une ville franche des comtes de Savoie au moyen âge», Thonon, in: *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1973, pp. 133–134; L. E. PICCARD, *Le Chablais à travers les siècles*, Thonon 1931, p. 75, fig.: démolie en 1909), ni ceux de la reconstruction partielle de l'abbatiale cistercienne du Lieu (Perrignier, Haute-Savoie), vers 1417–après 1420 (BRUCHET, cf. note 19, p. 314; HENRI TANNER, «Abbaye du Lieu», in: *MD Académie chablaisienne*, LVI, 1965 (avec bibliographie), notamment p. 35; MONIQUE CONSTANT, *L'établissement de la Maison de Savoie au sud du Léman. La châtellenie d'Allinges-Thonon*, *MD Ac. chabl.*, LX, 1972, p. 129). Mais ces deux derniers chantiers appartiennent – les textes le prouvent – aux grands travaux, où les Genevois ont leur part, qui touchent la monumentalisation des résidences d'Amédée VIII à Thonon et Ripaille, dans le 1^{er} tiers du XV^{e} siècle et avaient été supervisés par Péronnet Dupont, bourgeois de Thonon, maître des œuvres du château de Ripaille. Le difficile réglement des comptes à sa mort, en 1431, le précise bien, en demandant à ses héritiers de satisfaire «omnibus operariis et manu operariis qui in dictis operibus tam in dicto castro Thononii abbacie Loci domificiisque Rippallie quam ecclesia Augustinorum per ipsum Peronetum factis a tempore quo ipse Peronetus onus habuit ipsorum operum et de illis se ingexit» (CONSTANT, 1972, p. 228, n. 139).

[23] Soit «Breclesent»; RAYMOND OURSEL, «Maîtres d'œuvre et architectes en Savoie au Moyen Age», in: *Monuments historiques de la France*, 1960, p. 80. – Du même, *Art en Savoie*, 1975, pp. 84 et 96.

[24] Nicolas de Neufchâteau n'est pas un simple carrier, mais bien, selon les comptes de la châtellenie de Montmélian de 1336, le «magister lathomus capelle domini de Alta Comba» (FELIX BERNARD, *Histoire de Montmélian*, 1956, p. 193, n. 1).

[25] MARCEL GRANDJEAN, *MAH, Vaud*, I, pp. 188–190, 217, 238–239, et IV, pp. 395–396.

[26] OURSEL (cf. note 23), p. 82.
[27] OURSEL (cf. note 23), pp. 83–84. ANDRÉ PERRET, «L'atelier de sculpture et le chantier de la Sainte-Chapelle de Chambéry», in: *Annesci*, n° 21, 1978, pp. 31–41.
[28] BRUCHET (cf. note 19), p. 103. L'identification avec Mathieu Ensinger et la meilleure étude des vestiges de la chapelle se lisent dans LUC MOJON, *Der Münsterbaumeister Matthäus Ensinger*, Berne 1967, pp. 64 s.
[29] Pour l'instant, cf. MARCEL GRANDJEAN, «L'architure de brique ‹genevoise› au XV^e siècle», in: *NMAH* 1983, pp. 326–336. – Du même, «Un jalon essentiel de l'architecture de brique piémontaise: l'œuvre de Humbert le Bâtard au château de Cheneau à Estavayer (1433–1443)», in: *La Maison de Savoie et le Pays de Vaud* (*BHV* 97), Lausanne 1989.
[30] Voir notamment: LOUIS BINZ, «Le népotisme de Clément VII et le diocèse de Genève», in: *Genèse et débuts du Grand Schisme d'Occident*, Actes du Colloque CNRS, Avignon, 1978, pp. 107–123: l'auteur remarque très justement comme conséquence pour la région genevoise: «Dans l'art, le développement d'un premier gothique flamboyant dans le diocèse résulte en partie des relations renforcées avec Avignon et du mécénat des privilégiés du Schisme.»
[31] ANNE MC GRE MORGANSTERN, «Pierre Morel, Master of Works in Avignon», in: *The Art Bulletin*, 1976, p. 341, n. 41.
[32] AEG, not. H. Perrod, VII, 100, 11 juil. 1433. LOUIS BINZ, *Vie religieuse et réforme ecclésiastique dans le diocèse de Genève, 1378–1450* (*MDG* 46), Genève 1973, pp. 70, n. 2. – Musée Calvet, Avignon, notes de l'abbé Requin, n° 4517.
[33] Identifié depuis longtemps comme originaire du diocèse de Genève (H. CHOBAUT, «Les maîtres d'œuvre de Saint-Siffrein de Carpentras», in: *Mémoires de l'Académie du Vaucluse*, 1923, p. 9), Blaise Lescuyer a fait l'objet d'une mise au point récente (dans *Annesci* 21, 1978, pp. 90–91), d'après des renseignements fournis par Sylvain Gagnières, qui donnent davantage de détails que ceux que nous avons relevés dans les notes de l'abbé Requin (Musée Calvet, Avignon), déjà utilisées par Chobaut. «Louis» pourrait être Eloise ou Loisin tout aussi bien que Loex.
[34] AEG, Finances M n° 1, c. pour les fortifications 1377, 242 (469), et, à l'envers, 2 v., 1377–1379: «Johannem Roberti de Versoya lathomum».
[35] M.-C. GUIGUE, *Topographie historique du département de l'Ain*. Bourg 1873, p. 289.
[36] Extraits AET, c. chât. des Clées 1391–1393. – BLONDEL, Notes, c. chât. Bonneville 1391–1392, 22 jan. 1393.
[37] OURSEL (cf. note 23), p. 84. Du même, *Art en Savoie*, 1975, p. 103, avec bibliographie ancienne.
[38] BRUCHET (cf. note 19), p. 367: témoins des comptes de Jean de Lièges, relatifs aux murs du château, 18 juin 1388: «Hudri Crusillet et Jehan Robert, massons de Genève»; p. 369, 11 fév. 1390: rappel d'un mur fait par Jean Robert: «in edificiis Ripallie claudendo in dicto loco a muro ibidem facto per Joh. Roberti, lathomum, usque ad corni seu chantunatam muri factum de tallia».
[39] MARCEL GRANDJEAN, «La ville de Lausanne, I», in: *MAH, Vaud*, I, p. 239.
[40] AEG, Jur. civ. Eb 6, testament de Dicta Dognier, 16 août 1388: «dat et legat ecclesie Beate Marie Magdalenes pro opere seu operracione eiusdem ecclesie», 6 sol.; Eb 7, test. 25 avril 1394.
[41] JEAN PICARD et al., *La Grande Chartreuse et les chartreuses de Portes, Sélignac et Pierre-Châtel, Analecta cartusiana* 61, Salzbourg 1986, pp. 147–148. – Les comptes de la Trésorerie générale de Savoie (ext. AET) signalent des travaux longtemps encore, notamment en 1411–1412, 1412–1413, 1413–1414, 1417–1418, 1418–1419. La mention, dans ces comptes, en 1436–1437, de Guillaume de Matiscone (Mâcon), «magister operis Petri Castri», doit correspondre à la construction de la chapelle d'Humbert le Bâtard, sans doute postérieure à sa réception dans l'Ordre du Collier en 1434.
[42] Cf. note 51.
[43] M. AUDIN et E. VIAL, *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art du Lyonnais*, II, Paris 1919, p. 174.
[44] LUCIEN BÉGULE, *Monographie de la cathédrale de Lyon*, Lyon 1880, pp. 9 s.; p. 35: cité là aussi en 1434 et 1438, sous le titre de «magister operis ecclesie».
[45] BRUCHET (cf. note 19), p. 103, n. 1: «Libravit cuidam magistro fabrice ecclesie Lugduni qui ordinavit dictum patronum ecclesie».
[46] Contrairement à ce que nous avons longtemps cru, ce Jean Robert attesté à Lyon au XV^e siècle ne peut pas être le même que le «perrerius» (ici: tailleur de pierre, «lathomus») ou «lapicide» et «maître des œuvres royales» qui poursuit la construction du château de Tarascon pour les Anjou, en tout cas de 1429 à 1447, et qui travaille jusqu'à Marseille (FRANÇOISE ROBIN, in: *Bulletin monumental*, 1983, pp. 37, 38, 45. CHARLES MOURRET, «Documents inédits relatifs aux travaux du château de Tarascon (1429–1435)», in *CAF, 1897, Nîmes*, Paris 1897, pp. 292, 293, 295, 298, 303), bien que, sur ce chantier, aient passé aussi des maîtres d'origine lyonnaise, Simon de Beaujeu et Jacques Morel (*Ibidem*, pp. 292 et 303). De toute façon, cela ne signifie pas que le Jean Robert lyonnais n'ait pas connu Avignon et la Provence, dont les maîtres de Saint-François à Lausanne, de la Madeleine à Genève et de Pierre-Châtel ont manifestement aussi enregistré des échos,

qu'ils appliquent avec des nuances: très élaborés et originaux à Saint-François, et davantage à la manière de Saint-Didier, le prototype du dépouillement avignonnais, à la Madeleine et à Pierre-Châtel. Reste à savoir aussi lequel de ces deux grands maîtres rhodaniens a travaillé à Saint-Antoine-en-Viennois (RAYMOND OURSEL, *Art en Savoie*, 1975, p. 103).

[47] ENRICO CASTELNUOVO, «Postlogium Jaquerianum», in: *Revue de l'Art*, 1981, pp. 45–46.

[48] *MD Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, 1870, p. 52, 8 mai 1416: «eundo de mandato domini a Chamberiaco apud Lugdunum pro pingendo portalia ecclesie sancti Johannis de Lugduno et dicto domino apportando», ce qui lui prit 6 jours, voyage aller et retour compris. *Schede Vesme*, IV. Turin 1982, p. 1186 (Bono). – SAMUEL GUICHENON, *Histoire généalogique de la Maison de Savoie*, II. Lyon 1660. Preuves, pp. 648–651, 25 fév. 1407, fondation des Célestins. – Ajoutons qu'un membre de la dynastie des peintres-verriers lyonnais Saquerel, Perronet II, verrier de la cathédrale de Lyon, travaille à Chambéry (1423) et à Thonon (1429–1430; 1431–1432) (Ext. AET, c. T. G.).

[49] AEG, notaire Fusier, III, 26 fév. 1412, 235 v., inv. des titres de Rolet Basset: litige sur le mur mitoyen entre les maisons de Janin de Paymes et de Jeannet Robert («Johannetus Roberti»), beau-père de Basset, 1399; Titres et droits, Evêché Aa 2, Grosse n° 3, 69 v., 31 août 1403, voisin de la maison de Janin de Paymes, à la Ripparia, côté lac: «domum Johanneti Roberti lathomi ab oriente»; 47 v., 27 mars 1403, voisin de la maison d'Uldricus Heremite: «domum Johannis Roberti lathomi ab occidente»; 88 v., 20 avril 1406: «personnaliter constitutus Nycoletus filius Johanneti Roberti de Versoya habitatoris Chamberiaci», qui reconnaît, avec son père, la même maison. – C'est vers 1407 que les maçons Robert ont apparemment délaissé Genève définitivement: leur maison avait passé, avant 1412, à Rolet Basset, beau-fils de Jean Robert, et, en 1407, Nycolet Robert («Nycoletum, filium Johanneti Roberti») cède à sa sœur (ou à sa demi-sœur) Basset deux vignes qu'il possédait encore à Versoix; en 1403, Jeannet Robert est installé à Chambéry («Johannetum Roberti de Cha(m)beriaco»), lorsqu'il reconnaît avoir reçu, de son gendre Basset, 50 florins (AEG, Not. Fusier, III, inv. de 1412, 232 v. (1407); 235 v. (1403); Titres et droits, Evêché Aa 3, Grosse n° 4, 23, 7 août 1430; voisin de la maison de la Ripparia «que quondam fuit Johanneti Roberti lathomi»; 53, 1er sept. 1430, la maison même «que fuit Johanneti Roberti»). – L'intérêt de la Grosse de l'Evêché n° 3 m'a été rappelé à bon escient par Philippe Broillet, rédacteur des MAH de Genève, que je remercie ici d'avoir bien voulu relire cet article.

[50] OURSEL (cf. note 46), p. 104.

[51] Archives départementales de Savoie, Chambéry, SA 5614, c. des deniers de péages employés aux réparations et fabrique du château de Chambéry 1400–1408: «magistro Johanni Roberti», expertise, toisage en 1405; «magistri Nycoleti Roberti lathomi magistri dictorum operum», etc., en 1405.

[52] Ibidem, SA 5615, c. fabrique de la chapelle du château de Chambéry, 1408–1410, 74, 7 mai 1408: on envoie un messager «a Chamberiaco Lugdunum, Viennam et Grationopolim ad magisrum Jacobum magistrum operum Dalphini pro eo quod veniret Chamberiacum vel Burgetum ad dominum pro consilio habendo et arresto faciendo cum eodem de et super fundacione dicte capelle»; 74 v., 6 jours; 75, 18 juil. 1408, 15 jours «quibus stetit ibidem Chamberiaci vacando circa ordinationem fundacionis dicte capelle cum aliis operariis domini», 15 fl. p. p.; expressément avec Nycolet Robert «pro arresto fiendo de fundacione chori dicte cappelle et fuit ordinatum quod fundaretur extra castrum». – Voir aussi l'article cité à la note suivante.

[53] ANDRÉ PERRET, «L'atelier de sculpture et le chantier de la Sainte-Chapelle de Chambéry», in: *La sculpture en Savoie au XVe siècle et la mise au tombeau d'Annecy*, (*Annesci*, n° 21), 1977, pp. 31–41. – Sur l'architecture de la chapelle, voir surtout: OURSEL (cf. note 46), pp. 103–105. – Archives départementales de Savoie, SA 5621, c. chapelle chât. 1427, 45; 1428, 85 v., 1427: «Johannette relicte dicti magistri Nycoleti Roberti».

[54] Archives départementales de Savoie, SA 5619, c. 1417–1418 de la chapelle du château «et alterius capelle per dominum fieri et construi ordinate in ecclesia nova conventus fratrum minorum Chamberiaci»; Nicolet Robert devait recevoir 660 fl. pour cette chapelle qui devait être «similis facture in omnibus et per omnia qualis est capella domini Francisci de Supravarey legum doctoris», contiguë et déjà bâtie, mais plus belle en son décor: SA 5620, c. chapelles 1418–1419, 157–157 v.; ext. AET, c. T. G. 1418–1419, 8 mars 1418. – Contrairement à l'opinion répétée encore récemment (D. RICHARD et E. SIROT, «La cathédrale Saint-François de Chambéry», dans *Cathédrales de Rhône-Alpes*, in: *Art et Archéologie en Rhône-Alpes/Cahiers de Lucinges*, n° spécial 4, Lyon 1988, pp. 126–128), l'église, dite «neuve», était donc bel et bien commencée, comme le pensait RAYMOND DUBOIS («Les Frères Mineurs conventuels et la cathédrale de Chambéry», in *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie*, 5/VIII, 1933, pp. 313–315), sans doute par la couronne de chapelles du déambulatoire, avec au moins deux chapelles juxtaposées en 1418.

[55] Sur l'architecture de l'église, cf. spécialement: OURSEL (cf. note 46), pp. 120–121.

[56] Archives départementales de Savoie, SA 5619, c. fabrique de la chapelle du château de Chambéry 1417–1418: «magistro Nycoleto Roberti magistro maczonerie operum domini»; *Revue savoisienne*, 1901, p. 341, c. chât. de Rumilly 1417–1419: «Nycoleto Roberti la-

thomo magistro operum domini nostri ducis»; il vint donc jusqu'à Thonon, lors de la grande reconstruction du château et de l'important pont de la Dranse (1414–1416, 1423–1424), à Nyon (1418–1419) et même à Conthey (1419): ext. AET, c. T.G. et c. chât.; BRUCHET (cf. note 19), p. 275, 1415; PERRET (cf. note 53), pp. 34–35.

[57] JEAN-ETIENNE GENEQUAND, in: *Cathédrale Saint-Pierre de Genève, Chapelle des Macchabées*, Genève 1979, pp. 25–26.

[58] Article en préparation.

[59] A ce propos, voir: DANIEL DE RAEMY, «Aymonet Cornyaux, maître des œuvres du duché de Savoie», in: *Amédée VIII–Félix V*, actes du colloque 1990, à paraître dans la *BHV*.

[60] Cf. note 22.

[61] Cf. note 19. – Pour Raymond: AEG, Fin. M n° 1, c. des fortifications 1377, 458: «Raymondus lathomus de Versoya».

[62] AEG, Titres et droits, c. Chapitre n° 4ter, c. 1437–1438, 94: «Magistro Hugoni Nant de Sancto Claudio lathomo» et non «Hugoni nato de Sancto Claudio», comme l'a lu Louis Blondel (in: *Festschrift Hans-R. Hahnloser*, Bâle 1961, p. 34, texte daté par erreur 1431).

[63] GUSTAVE DUHEM, *Inventaire analytique des livres de bourgeoisie de la ville de Saint-Claude*, Lons-le-Saunier 1960, p. XI.

[64] Du même, dans *CAF, Franche-Comté*, 1960, pp. 132 s., – RENÉ TOURNIER, *Les églises comtoises*, Paris 1954, p. 165 s.

[65] PIERRE DE ZURICH, *MB, Fribourg*, Zurich 1928, pp. XXXIV–XXXVI.

[66] RAYMOND OURSEL in: *Revue de Savoie*, 1957, p. 22.– E.-L. BORREL. *Les monuments anciens de la Tarentaise*, Paris 1884, I, p. 236: «Il ne reste, des voûtes en ogive des nefs, qu'un arc formeret en tiers point engagé dans le parement intérieur du pignon de la façade principale et une clef à laquelle viennent aboutir quatre arcs ogives».

[67] Cette inscription, malgré sa rareté et son intérêt exceptionnel, paraît avoir eu un sort peu enviable dans l'historiographie: le chanoine P.-F. Poncet, l'un des premiers historiens à présenter systématiquement les monuments médiévaux de la Savoie, l'a publiée déjà en 1884 («Etude historique et artistique sur les anciennes églises de la Savoie et les rives du Léman», in: *MD Académie salésienne*, 1884, p. 289) mais perdue sous la rubrique «La Chambre», sans titre particulier, et les actes du *CAF, 1965, Savoie* (Paris 1965, p. 109) en tirent une date erronée de 1484 pour le portail: pas de quoi cibler vraiment le problème sans retour aux sources! Seul BORREL (cf. note 66) en donne une transcription utilisable, reprise dans *CAF* 1965 p. 109, note 2.

[68] De 1438 à 1454: fondateur aussi d'une chapelle et de l'institution des Six Innocents (BORREL, cf. note 66, p. 236).

[69] AEG, Fin. M 2, «levée» 1407, 78 v.; «levée» 1408, 92.

[70] AEG, Saint-Germain, Cure, n° 12, dépenses «pro refectione campanilis ecclesie Sancti Germani Geben.», 1434–1436, 15, 7 oct. 1436: «in dicta, ecclesia Sancti Germani ... ordinamus Francisco Cerguat lathomo quod ipse reficiat de maczoneria portetam dicte ecclesie ex borea et quod faciat murum supra(?) tres arcus eiusdem ecclesie qui arcus desuper sunt destructi»; 17, «pro ... porteta nova ac retentione et reparacione trium arcuum».

[71] AEG, P.H. 560, «levée» 1444, 9 v.; AEG, «levée» 1449, transcription P.E. Martin, n° 786; Cure de la Madeleine, n° 17, «levée» 1455, 3 v.; *MDG*, VIII, 1852, 310, 1477; *MDG*, XXXVIII, 1962, p. 91, n° 1934.

[72] AEG, Rec. Evêché, Grosse Cusinens, 85, 23 juin 1445; P.H. 575, 18 mai 1446; Fin. M 4, c. ville 1451–1453, 25 v., etc.

[73] AEG, Rec. Evêché, Grosse Cusinens, 85, 23 juin 1445; not. Jean des Plans II, 120, 4 déc. 1487.

[74] AEG, Titres et droits, Aa 6, Evêché, grosse Dimier, 535, 24 avril 1485; not. J. des Plans II, 120, 4 déc. 1487; Evêché, c. n° 1bis, Cottet de cens, vers 1470.

[75] Archives cantonales vaudoises, C III a/54, 3 mai 1445: «pro implicando in operibus» («Fratrum predicatorum»: barré) «palacii per eumque traditos Francisco Cergnat lathomo in deducionem tachie sue palacii ... 60 florenos p.p.». – ext. AET, c. T.G. 1444–1445.

[76] AEG, P.H. 575, 18 mai 1446; Fin. M 3, c. ville 1450–1451, 20 v.; Fin. M 4, c. ville 1451–1453, 25 v.

[77] OURSEL (cf. note 66), p. 22. – OURSEL (cf. note 46), p. 120.

[78] L'autre cas, analogue mais moins large et plus orné, l'ancien portail du cloître des Dominicains de Chambéry, actuellement remonté à l'entrée du château vers la place Maché, n'est pas datable avec précision mais il semble comporter encore des éléments archaïsants, de genre rayonnant. Le couvent est implanté en 1418 et son église consacrée en 1446 (J.-O. VIOUT et A. MARTIN, «Le portail de Saint-Dominique», in: *Bulletin Vieux-Chambéry*, II, 1969, pp. 40–49). Nicolet Robert y aurait-il eu une part?

[79] Ce sont les exemples les plus proches que donne ROLAND SANFAÇON (*L'architecture flamboyante en France*. Québec 1971, pp. 141–143).

[80] Aux frais de Jacques de Rolle, qui timbra les nervures d'écus sculptés à ses armes: de toute façon, elles ne lui avaient été octroyées par l'empereur qu'en 1431, lors de son anoblissement (HENRY DEONNA, «Lettres de noblesses et d'armoiries de familles genevoises», in *Archives héraldiques suisses*, 1917–1918, pp. 7–8). Mais dans un style dérivé de celui, plus archaïsant, de la nef – supports moulurés à petits chapiteaux sobres. – Pour

dater ces travaux: legs à la Fabrique: AEG, Jur. civ., Eb 16, 7 mai 1442; Eb 17, 21 août 1448; ext. AET, c. T.G.: don ducal en jan. 1447 «magistris fabrice ecclesie Beate Marie Magdalenes civitatis Geben». – A part cela, la visite pastorale de 1446 indique bien l'existence d'une église achevée, dont la contenance n'est même plus suffisante alors, puisqu'on doit y ouvrir les chapelles privées au public et dont le grand autel, qui est dit «de novo edificatum», n'est pas encore consacré (J.-E. GENEQUAND, in: *BSHAG*, 1968, pp. 70–74). – Un inventaire, qu'on date d'entre 1444 et 1455, rappelle l'érection et la décoration de cet autel aux frais de Pierre Rupt – il subsiste au Musée de Dijon un fragment de son retable peint – en même temps que la construction du chœur et l'exécution des stalles par d'autres riches bourgeois: «item magnam tabulam pulchram et decoram supra magnum altare repositam datam per Petrum Rupt qui Petrus etiam facit fieri magnam petram magni altaris et eciam quatuor pilaria circumcirca dictum altare posita ... Perrinus Rolini fecit fieri formas chori, Jacobus de Rotulo fecit fieri certam partem votarum dicti chori» (AEG, cure de la Madeleine, n° 18, entre 1444 et 1455, 3 v.).

[81] Les travaux commencèrent sans doute après 1451, date d'un don «fabrice ecclesie Beate Marie Nove predicte pro reparacione edificiorum eiusdem» (AEG, Jur. civ., Eb 18, test. de l'official Jean Marie, 24 août 1451), et peut-être en 1455, année où s'effectue une démarche «super augmentationem chori ecclesie Beate Marie» (LOUIS BLONDEL, «Le Temple de l'Auditoire, ancienne église de Notre-Dame-la-Neuve», in: *Genava*, 1957, pp. 120). Le chœur et les voûtes de la nef furent eux aussi élevés aux frais d'un marchand genevois, Clément Poutex, dont ils portent les armes sculptées, qui se retrouvent dans les voûtes de la nef. Ce dernier, mort en 1462, décora également le chœur de vitraux et y fit faire son tombeau devant le grand autel: ce ne peut être qu'après l'achèvement des travaux; ce tombeau date de 1455 ou 1456, d'après son inscription. Voir CHAVAZ, «Registre des Anniversaires des Macchabées de Genève, 1406–1535 in: *Mémoires de l'Académie salésienne*, XVII, 1894, spécialement pp. 219, 244, 277, et 287: «Clemens Poutex civis Geben. qui fecit fieri chorum novum ecclesie beate Marie nove Gebennarum et etiam victrinas eiusdem chori». Dans son testament de 1462, il demande à être enseveli «ante magnum altare ipsius ecclesie in monumento sive tumulo noviter per eundem ante ipsum altare facto et constructo et destinato» (AEG, Jur. civ., Eb 20, 23 juillet 1462). L'inscription de la pierre tombale, fort usée, se termine par: «Fatta(?) d'(?) anno domini MCCCCLV(I?)».

[82] CHARLES BONNET, «L'église Saint-Georges et l'ancien bourg d'Hermance», ext. de *Genava*, 1973.

[83] MARCEL GRANDJEAN, «Architectes du Vieux-Chablais à la fin de l'époque gothique», in: *Vallesia*, 1978, p. 243, note 16.

[84] EDMOND GANTER, *Les Clarisses de Genève*, Genève 1949, pp. 34–38, et articles de presse. – J.-E. GENEQUAND, in: *Helvetia sacra*, V/1, 1978, pp. 558–560. – *Annales fribourgeoises*, 1925, p. 166, note 1: ext. AET, c. 1474. – Pour les Augustins, voir surtout LOUIS BLONDEL, «Les faubourgs de Genève au XV^e siècle», in: *MDG* V, 1919, pp. 52–53: l'église aussi devait être hors des normes des ordres mendiants, si l'on en croit les *Registres du Conseil de Genève*, IV, Genève, 1911, p. 102, mars 1488: «in facto Fratrum Augustinorum ... quod non tenent observanciam et quod inceperunt edificia sumptuosissima». L'«église neuve» est attestée en 1485 (AEG, Titres et droits, registre du Chapitre n° 5, 87, 13 mai).

[85] PIERRE DE ZURICH, (cf. note 65), p. XXXV, note 182, à compléter par AEG, Finances M 8, c. ext. d'arrérages jusqu'au 23 juillet 1491, 89: «item per magistrum Georgium de Gerdili de Veygier lathomum quos recepit pro quodam thachio fiendo in porta sancti Christofori quod tachium non fecit», 43 fl.; «habet heredes Friburgi et habebat domum extra portam sancti Anthonii huius civitatis», comme on l'indique en 1477 (*MDG*, VIII, p. 365). – Voir aussi MARC DUGERDIL, *Destin d'une famille paysanne, destin d'une terre, I: Mandement de Jussy-l'Evêque (1290–1536)*, Genève 1989, pp. 100–118, passim; III, par PHILIPPE BROILLET, en cours de publication.

[86] MARCEL GRANDJEAN, *L'architecture religieuse dans le Pays de Vaud à la fin de l'époque gothique*, en préparation.

[87] Ibidem. Pour l'instant, voir *BSHAG*, XIV, 1970, pp. 391–382; GRANDJEAN, (cf. note 83), pp. 251–254.

[88] Voir notre contribution à la monographie sur Saint-Martin de Vevey, dont la publication est prévue pour 1993.

[89] Archives cantonales vaudoises, Dg 90/2, not. P. Deneschel, II, 12, 13 jan. 1517 n. st. – Sur l'origine, cf. note 90, mais les archives de la ville d'Annecy (LETONNELIER, Table alphabétique des délibérations ... d'Annecy, 1475–1538) le disent de la paroisse d'Arenthon.

[90] CAMILLE MARTIN, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, Genève (1910), p. 23. – AEG, P.H. 911, c. tour de Saint-Pierre, 1518; 1519; 1522; c. Chapitre 12 et 12^bis, c. tour Saint-Pierre, 1511. *Registres du Conseil de Genève*, VIII. Genève 1922, 131, 28 nov. 1516: «Lathomus edifficans turrim Sancti Petri admictatur in burgensem, contemplacione dominorum de cappitulo, gratis»; 132. 2 déc.: «Magister Jacobus filius quondam Monet Rosselli, de Sentrier, lathomus, parrochie Magdalenes, burgensis admissus, comtemplacione dominorum de cappitulo».

[91] *Registres du Conseil de Genève*, X. Genève 1928, p. 464, 10 sept. 1527. – AEG, Registre du

Chapitre n° 8, 3, 19 juin 1527; 4 juillet; 5, 19 juillet; 15, 1er jan. 1528; 17 v., 7 fév.; 20 v., 24 mars; 25, 1er juin; 30, 1er sept.; 68 v., 8 mars 1530; 72 v., 11 mai 1530.

[92] OURSEL, (cf. note 23), p. 88. – Du même, dans *La cathédrale d'Annecy* (*Annesci* n° 6), 1958, p. 66. – OURSEL, (cf. note 46), pp. 121–122. – Sur la fondation même, OURSEL, in: *Revue savoisienne*, 1952, pp. 21–26. – Voir aussi: Archives de la ville d'Annecy, BB 7, 133, 20 juil. 1525: expertise par Jacques Rossel; BB 8, 19 juin 1536: «preconio ... reverendi domini Petri Lamberti episcopi carsartensis necnon magistro Jacobo Rosselli magistro operis ecclesie cenobii sancti Francisci per ipsum dominum Lamberti erecti».

[93] AEG, Registre du Chapitre n° 8, 64, 31 déc. 1529; 68 v., 10 mars 1530: «Rome ... intercedere erga reverendum dominum Petrum Lamberti pro obtinendo prolungationem turris ecclesie gebennensis».

[94] JEAN-MARIE PÉROUSE DE MONTCLOS, *Histoire de l'architecture française. De la Renaissance à la Révolution*, Paris 1989, p. 186, et fig. 216.

[95] On aura un autre exemple de ce type d'apport personnel quarante ans plus tard, en Haute-Savoie aussi, avec Gallois de Regard, évêque de Bagnoreggio, près de Naples et bien en cour à Rome, constructeur du château de Clermont en Albanais (avant 1577–avant 1582), avec cour à l'italienne (MICHEL MELOT, in: *CAF, Savoie, 1965*, Paris 1965, pp. 166 s.).

[96] Archives de la ville d'Annecy, BB 8, 6, 10 mai: «datum tachium construendum dictam capellam hospitalis morbosi magistris Jacobo Nyer alias Rosselli et Bertrando de Domibus ... precio 360 fl. p. p.». Archives départementales de Haute-Savoie, Annecy, E 418, 80/20, 10 mai 1536, contrat. Effectivement, à Genève, à cette époque, il y a des «Nye» originaires de Scentrier (COVELLE, cf. note 19, p. 158, 1506) et même des «Ny (Nytz) alias Rosselli» (AEG, analyses des notaires latins: Compois).

[97] Archives de la ville d'Annecy, BB 8, 118, oct. 1537.

[98] Sur cette comparaison, cf. MARCEL GRANDJEAN, «Introduction historique», in: *L'église des Dominicains de Coppet*, en cours de publication.

Sources des illustrations

1: Photo édition SL, Lyon. – 2: Madame Zappa, Pierre-Châtel. – 3, 4, 5: Dumont-Mollard (arcade Photo Mollard), Chambéry. – 6, 8, 9, 10: Marcel Grandjean, Genève. – 7: voir légende. – 11: Collection iconographique du Vieux- Genève, Musée d'Art et d'Histoire. – 12: Odile Guillon, Archives départementales, Annecy. – 13: Littoz-Baritel, Annecy (grâce à l'amabilité de Monsieur Georges Grandchamp, rédacteur d'«Annesci»).

Adresse de l'auteur

Marcel Grandjean, professeur, associé UNIL, Rédaction des Monuments d'art et d'histoire, route de la Mouline 32, 1022 Chavannes-près-Renens